


BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

l'incunable

Montréal, 19^e année, n° 4
Décembre 1985

ISSN 0825-1746



 Ministère des
Affaires culturelles
Bibliothèque nationale du Québec

Victor Barbeau. (Photo P.-H. Talbot, Photothèque La Presse)



Itaqz e pu
lem ur.



SOMMAIRE



Montréal — 19^e année, n° 4 —
Décembre 1985

Directeur et rédacteur en chef
Louis Chantigny

Adjoint au rédacteur en chef et
directeur de l'édition:
Louis Bélanger

Secrétaire à la rédaction:
Louise Lecavalier

Directeur de la photographie:
Jacques King

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement n° 1503
Dépôt légal — 4^e trimestre 1985
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 0825-1746

Reproduction autorisée des textes non
copyright, sur demande et mention de
l'auteur et de la source. Les articles pu-
bliés n'engagent que leurs auteurs.

L'INCUNABLE est publié trimestrielle-
ment. Il est distribué gratuitement à
titre personnel. On peut se le procurer
en adressant sa demande à la Biblio-
thèque nationale du Québec.
Service de l'édition
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K6

| | Pages |
|---|--|
| Deuxième étape | Marcel Fontaine 3 <i>Conservateur en chef par intérim</i> |
| Victor Barbeau ou le combat pour l'esprit | Roger Duhamel 4 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Un appel à ceux qui sauraient: Constant Lavallée est-il Réjean Ducharme? | Pierre de Grandpré 8 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Deux livres politiques pour un faucon et trois colombes | Willie Chevalier 11 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Deux messagers de l'actuel et de l'imaginaire | Paul Gladu 14 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Cette séduction qu'exercent les recherches généalogiques | Yvan Morier 16 <i>Direction du développement et de la conservation des collections</i> |
| De Karl Marx aux imposteurs de la poésie | Serge Provencher 18 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Le roman «québécois» d'une dissidente russe au courage tranquille | Serge Provencher 20 <i>Collaboration spéciale</i> |
| La Bibliothèque et son rayonnement | Denis Roy 22 <i>Secrétariat à l'information</i> |
| À la recherche de vérités dépouillées à travers la lecture de divers auteurs | Pierre Vadeboncoeur 24 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Fleury Mesplet: ressusciter pour demeurer | Lily Robert 26 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Une bibliothèque personnelle | Daniel Tessier 28 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Suzanne Paradis, l'écriture à venir | Pierre Filion 30 <i>Collaboration spéciale</i> |
| Quel spectacle: Sartre dans sa rage d'écrire | Louis Chantigny 34 <i>Secrétariat à l'information</i> |
| Sartre, le philosophe est-il toujours valable? | André Moreau 43 <i>Collaboration spéciale</i> |

ANDRÉ LAURENDEAU

La série d'articles de Louis Chantigny sur André Laurendeau se poursuivra
dans notre prochain numéro.

N.D.L.R.

DEUXIÈME ÉTAPE

Il serait fort tentant en pareille occasion d'y aller d'une allégorie, d'«humaniser» la Bibliothèque nationale du Québec, et d'essayer de fixer son âge en terme d'enfance, d'adolescence, etc., mais je n'y arrive pas, car il faudrait pour cela connaître l'avenir. Une chose est certaine, cependant, elle en était à son deuxième tuteur... et elle est mûre pour un troisième. Comme on le dirait à Rome, tournons-nous carrément vers l'avenir, car une institution n'a pas d'âge, pas à la façon des hommes, et si jamais elle meurt ce sera



par *Marcel Fontaine*

d'autre chose... comme à Rome donc, et sans amertume, «viva il papa»!

Que cela ne soit pas mal interprété: Jean-Rémi Brault le dirait lui-même, de bon coeur et de bon esprit, j'en suis sûr, tout à fait sûr. C'était sa façon de partir, ...dans la dignité; sans aucune récrimination, simplement et dans la bonne humeur... presque sans avertir, sauf, dans un premier temps, son ad-



joint, et, dans un deuxième temps, ses directeurs. Et pourtant, il aurait bien pu trouver toutes sortes de raisons, toutes sortes de rancœur, toutes sortes de scandales, mais non: onze années, un peu de fatigue, et le respect de soi ont suffi à lui dicter une autre conduite, et nous lui en savons gré: cela sied bien au caractère d'une institution nationale.

Jean-Rémi Brault, je pense bien le savoir, aimait la Bibliothèque nationale et son personnel. Sous sa gouverne, la Bibliothèque, comme il le voulait lui-même a fait plusieurs «petits pas». elle a profité de son sens de la «grandeur»; en plusieurs circonstances, elle a recueilli en documentation le fruit de ses contacts; elle garde pour longtemps la reconnaissance de bien des groupes et de bien des personnes.

Une chose est absolument certaine: il ne pourra pas être fêté comme il en a fêté d'autres, car il avait là un sens de la «reconnaissance» et de l'équité que d'aucuns ont parfois pris pour de l'exagération. Au risque de galvauder son riche vocabulaire, et pour en rire peu, je «dirai» qu'ils avaient tort, j'«affirme» au contraire qu'il était en cela d'une sincérité «viscérale». Il faut lui reconnaître cette sincérité et ce savoir-vivre.

Que fera Jean-Rémi Brault... maintenant qu'il est parti? Le sait-il lui-même? Je le soupçonne d'avoir quitté sans en être absolument sûr, et cela aussi est tout à son honneur. Quels que soient les sentiers de l'avenir, nous n'oublierons pas et il n'oubliera pas: la Bibliothèque nationale du Québec sera toujours un peu chez lui. Et que les prochaines années soient calmes et heureuses, actives et fructueuses... □

Le personnel de la Bibliothèque nationale du Québec remet à M. Jean-Rémi Brault une magnifique gravure de Richard Lacroix. (Photo Jacques King)



Semaine du livre. Bibliothèque Saint-Sulpice, novembre 1921. Au premier rang: Lionel Lèveillé, C. Déom, Victor Morin, Mme Huguenin et P.B. de Crèvecoeur. À l'arrière: Henri Letondal, Berthelot Brunet, Jean Dufresne, VICTOR BARBEAU, Adrien Arcand, Jean Nolin, Aegidius Fauteux, Gustave Comte. (Collection E.-Z. Massicotte, 2808)

2^e partie

Victor Barbeau ou le combat pour l'esprit

par Roger Duhamel

Si rien de ce qu'écrit Victor Barbeau n'est indifférent, il arrive au journaliste d'accorder à l'événement passager une importance et une signification que l'histoire, capricieuse et imprévisible, ne retient pas. Aussi bien croyons-nous qu'il s'impose de privilégier dans son oeuvre une méditation de longue haleine dont le titre seul exprime le désir profond et insatisfait de son auteur: *Pour nous grandir*.

L'homme atteint environ quarante ans. Il a beaucoup lu, étudié, travaillé,

réfléchi. Un séjour européen a élargi ses horizons, sans jamais le déraciner. L'expérience des *Cahiers de Turc* l'a mis en contact étroit avec nos réalités, intellectuelles et politiques. De l'enquête publiée l'année précédente, il conserve une image affligeante de notre servitude économique. Le moment est opportun de s'attaquer à ce qui veut être un «essai d'explication des misères de notre temps.»

L'auteur ne se fait aucune illusion: «On est toujours inexcusable de sortir

du rang, de fuir le troupeau.» Et les faux bergers ne sont pas lents à rameuter les brebis indociles. N'est-il pas indécent qu'un homme s'avoue à la fois mécontent et réactionnaire, qu'il souffre ouvertement de notre dénuement spirituel et de notre misère morale! Nationaliste, Victor Barbeau? Certes, et de la meilleure espèce, et non pas dans cette veine facile qui vise à diminuer les autres, nous exemptant du même coup de l'effort de nous élever. La constatation demeure pénible: «Le

peuple français du Canada existe; il ne vit pas.» Tel Siéyès sous la Révolution... La montée des périls a tout ce qu'il faut pour faire perdre coeur à qui n'entend pas bander toutes ses énergies. «*Pour ma part, je ne démissionnerai pas.*» L'octogénaire lucide d'aujourd'hui a su tenir parole.

Notre médiocrité collective tient à une foule de causes: la politique, le capitalisme, le machinisme, l'enseignement, voire la religion («*Oh! nous avons les dents longues lorsqu'il s'agit de croquer du curé.*»). Rien de cela n'est tout à fait inexact, mais c'est peut-être esquiver trop prestement notre responsabilité individuelle en évitant de nous demander ce que nous faisons pour assurer la perpétuation de notre nationalité.

Une réalité cruelle

Esprit vigoureusement cartésien, Barbeau répartit en trois catégories les types représentatifs du peuple français d'Amérique. Des types permanents et que nous retrouvons aujourd'hui inchangés, du moins dans leurs caractères essentiels:

a) Les non-vivants sont «*ceux qui n'ont jamais cru ou ceux qui ne croient plus à l'affirmation et à l'extension de la civilisation française au Canada, les méduses, les invertébrés*»;

b) les vivants non animés, soit «*ceux qui, ayant la foi, une foi de surface, de parade, n'ont pas les oeuvres*»;

c) enfin, les vivants animés, ce sont «*ceux qui, atterrés devant le spectacle de notre débandade, ou simplement par instinct, par nécessité vitale, par un élan qui procède de la chair aussi bien que de l'âme, sont résolus de se prolonger, de se continuer sur un plan physique et moral qui n'est pas de leur choix, dans lequel ils ont été intégrés en venant au monde et qu'il ne leur appartient pas de détruire ou de laisser détruire pas plus qu'il ne leur appartient de s'enlever la vie.*» La phrase est longue et belle, elle emprunte à bon escient le rythme grave de la tragédie.

Les Canadiens français ont démissionné par la faute de l'arrivisme et du mercantilisme (à la petite semaine), ajoutant au malheur de leur état le fait qu'ils traversent à la fois une crise de spiritualité et de nationalité. Nos compatriotes ne se sentent plus — le souhaitent-ils même? — Français et ils pataugent misérablement dans la logomachie confédérative. Bien avant nos querelles constitutionnelles devenues un mode de vie, Barbeau est catégorique: «*Le pain excepté, et combien chichement pour la plupart d'entre nous, que devons-nous au Canada?*» Et il ajoute aussitôt, afin de dissiper toute équivoque: «*Extérieurement, le Canada me suffit; intérieurement, il ne me satisfait que très peu.*»

Il était alors courant, s'il l'est devenu, espérons-le, de moins en moins, de rechercher comme un idéal d'être des Canadiens tout courts. Qu'est-ce à dire? «*Qu'on nous en montre d'abord un spécimen. C'est une abstraction, un mythe, un sophisme.*» C'est surtout une aberration. Si nous avons à nous définir, il est plausible de tomber d'accord sur la formule suivante: «*Des Français dans une enveloppe (à moins que ce ne soit qu'une coquille) canadienne, voilà ce que nous sommes.*»

Ce n'est pas d'hier que nous subissons des débats aussi acrimonieux que stériles sur les structures fondamentales de l'État canadien. Il y a un demi-siècle, un observateur aussi attentif que Barbeau ne se fait guère d'illusions sur la fameuse bonne entente, thème éculé des fins de banquet enfumées. L'harmonie entre l'État central et les composantes provinciales n'est évidemment qu'un trompe-l'oeil: «*Je vois au Canada des provinces qu'unissent des liens fragiles et que divisent souvent l'envie, la méfiance. J'y vois des groupements mal assortis et refusant de se solidariser... J'y vois des associations qui, presque sans exception, subordonnent leur activité à leurs intérêts respectifs, qui se dépensent pour des fins égoïstes.*»

Une nécessaire analyse de soi

Qui doit porter la responsabilité de ce qui risque de devenir «*notre recroquevillement final*»? À quoi sert-il de faire porter à autrui le fardeau de ses fautes? N'est-il pas plus viril de nous soumettre à l'épreuve du miroir et de regarder sans faiblesse l'image qu'elle reflète, si décevante qu'elle nous apparaisse? Ce qui importe, c'est d'avoir le courage d'être francs avec nous-mêmes, de ne pas nous rechercher un alibi. Francs avec les autres aussi et c'est une politesse à leur endroit de ne pas nous parer de plumes qui ne sont pas nôtres.

D'abord, ne pas craindre de nous afficher tels que nous sommes, sous nos vraies couleurs, sans morgue ni ostentation, et ces couleurs sont françaises. Barbeau y revient avec une fidélité têtue dans d'autres ouvrages, dans plusieurs études de technique linguistique. Il n'y a pas que la langue, bien qu'elle soit un instrument capital, il y a toute une philosophie de la vie à préserver de toute contamination. Au sommet — ou à la source — de cette conception distincte de l'existence, il y a la religion. Au temps où elle nous semblait triomphante et promise à la durée, Barbeau s'alarme d'y découvrir des signes de désagrégation prochaine. Notre foi, «*j'y pense avec pitié et tristesse. N'étant protégée contre les intempéries du siècle que par le vernis de l'habitude, je m'inquiète de savoir combien de temps elle durera encore.*» Il connaît maintenant la réponse douloureuse à cette interrogation.

Combien d'autres valeurs avons-nous laisser se perdre? La correction, la civilité, l'urbanité, le sens de la hiérarchie désormais considérée comme une forme intolérable d'élitisme, l'inculture généralisée dont témoignent nos goûts, l'utilisation de nos loisirs. L'énumération n'est pas limitative. Le mal réside avant tout en nous-mêmes. Notre tort, c'est que «*nous avons usé trop de forces à combattre les autres et pas assez à nous rénover.*»

Réflexions sur le système d'éducation

Comment rompre ce cercle infernal, si ce n'est par l'éducation qui doit occuper la première place dans les institutions d'une société. Le pédagogue né réserve le gros de ses réflexions à l'école, mais le lecteur est enclin à se demander de prime abord pourquoi étudier séparément l'école rurale et l'école urbaine. Au fond, la distinction est juste puisque les problèmes, du moins en vue des solutions concrètes qu'ils postulent, ne se posent pas en des termes identiques à la ville et à la campagne.

N'étions-nous pas un peuple de paysans qui ont déserté la terre? Cet exode n'est pas un phénomène récent, mais il s'accroît au moment où l'écrivain consigne ses observations. Souvenons-nous: nous avons vécu plusieurs années d'une crise économique qui ne commencera à s'atténuer qu'au moment où nos dirigeants entreprendront de nous acheminer sur les sentiers d'une participation fatale au prochain conflit universel.

Pour lutter contre cet abandon de la glèbe, avant tout importe-t-il de combattre par différents moyens l'enfer rural. Au surplus, l'enseignement dispensé dans les campagnes doit poursuivre un double but, enraciner la tête et le cœur. Il est donc nécessaire de transmettre les valeurs en des termes qui soient accessibles et acceptés. Bref, propager une religion aimable et non plus crispée, un patriotisme inséré dans le concret — «une patrie quotidienne», quelle heureuse formule! — un goût charnel de la nature. Seul un personnel de qualité peut exécuter un tel programme. Sans doute les appels pathétiques en faveur du retour à la terre auraient forcément aujourd'hui quelque connotation anachronique, mais ils correspondaient à une exigence de l'époque. Tout changerait quelques années plus tard, mais nous ne le savions pas encore.

Sur l'école urbaine, Barbeau aligne des considérations saines, qui ont

moins d'originalité créatrice. Certes, le but de l'enseignement primaire doit être de former de bons citoyens. Les textes français soumis à notre jeunesse ne l'ont jamais vraiment atteinte et pénétrée, faute d'une pédagogie vivante. De même pour notre histoire, réduite à une accumulation de noms, de dates et d'incidents dépourvus de toute signification, puisée privée d'un fil conducteur. L'occasion est excellente pour fustiger au passage l'hérésie du canadianisme intégral, capable de ne produire que des apatrides. Malgré les lacunes et les tares de l'école, impossible de ne pas se rendre à cette évidence: «*Au commencement de notre misère il y a l'école; au commencement de notre libération, il y aura l'école!*» Pourvu que ce ne soit pas l'école de la défaite, de la soumission, de l'abaissement.

Jugements impartiaux

Abordant le champ de la politique, nul n'est plus libre que Victor Barbeau qui, à ma connaissance, n'a jamais détenu une carte de membre dans un parti quelconque. Ce qui l'aide à porter des jugements qui ne soient pas biaisés par de sordides égoïsmes. Quand il condamne le communisme soviétique qui ne compte guère que vingt ans d'âge et n'a pas encore déployé la panoplie de ses vices, il ne s'arrête pas à étaler les tares du fascisme rouge, il cherche plutôt à l'expliquer par nos incompréhensions bourgeoises et nos passions matérialistes, pour conclure que nous sommes «*en pleine décadence.*» Il appartient à notre génération de procéder à l'enfantement d'un monde nouveau. Aussitôt d'appeler à la rescousse deux penseurs aujourd'hui à peu près complètement oubliés, Nicolas Berdiaev et Gonzague de Reynold, qui furent des phares pour des hommes plus jeunes que lui. Une fois encore, Barbeau ouvrait de neuves avenues.

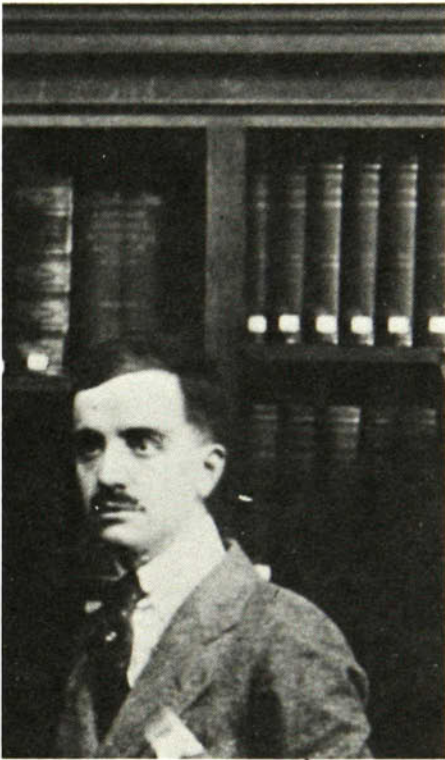
La guerre de Troie n'a pas encore eu lieu, ne l'oublions pas. Les régimes d'ordre exercent leur séduction ou

suscitent l'envie, quand nous les comparons «*à la démocratie et à sa plus lamentable expression: le libéralisme.*» Cette démocratie apparaît en bien piètre posture et elle ne survit dans notre province qu'en bénéficiant de la force d'inertie. Après les avoir également malmenés, Barbeau renvoie dos à dos les tenants du conservatisme et du libéralisme. Pour dépasser l'un et l'autre, le corporatisme ne serait-il pas la solution par excellence? Même aujourd'hui, il n'y a rien de ridicule à envisager l'organisation professionnelle comme un dénouement humain et raisonnable aux différends sociaux et à l'intolérable lutte des classes. Cette voie d'espoir devait connaître l'échec pour deux motifs. Le corporatisme portait dans ses flancs l'odieux d'être issu d'une pensée catholique dans un monde de plus en plus sécularisé. De plus, il a été dévié de son orientation originale par des régimes politiques plus soucieux d'une rentabilité immédiate que du bien-être de la société.

Au terme de ces cogitations, Barbeau fulmine une dénonciation solennelle de la politique. Il a cent fois raison de constater le mal profond que nous a infligé une pratique politique nourrie de convoitises mesquines, de bassesses consenties et de médiocrité intellectuelle. Cependant, comment parvenir hors de la politique à canaliser les meilleures volontés individuelles, à imprimer un mouvement d'ensemble cohérent à notre destin collectif? En jetant ce cri d'alarme qui n'a pas recueilli tous les échos qu'il méritait, Barbeau s'est rangé d'emblée parmi ceux qui, «*ayant mesuré notre taille, éprouvent l'irrésistible, l'irréprochable, le merveilleux désir de se grandir pour nous grandir.*» Des guides de cette envergure, chaque génération en compte peu.

La recherche de la qualité

Telles sont les orientations fondamentales de la pensée de Barbeau, les lignes de force d'une entreprise auda-



Victor Barbeau.

cieuse de redressement poursuivie jusqu'au terme d'une longue vie. Il serait possible d'entrer dans de plus amples détails, de s'attarder par exemple à son oeuvre d'épuration lexicographique maintenue à égale distance du purisme précieux et du laxisme complaisant. Il n'est que de se reporter à des ouvrages qui n'ont pas vieilli, *Le Ramage de mon pays*, complété un tiers de siècle plus tard par *Le Français au Canada*.

Dans tous les domaines qu'il a abordés, l'essayiste n'a jamais transigé sur la qualité, il a refusé de sacrifier l'excellence, il n'a pas accepté une culture au rabais. Cette exigence exemplaire explique qu'il lui soit arrivé plus souvent qu'à son tour de faire cavalier seul. Il n'est pas assuré que cette solitude altière, encore qu'il ait dû parfois en souffrir, ne lui ait pas en même temps agréé, y puisant sans doute la confirmation amère de la justesse de ses vues.

Au terme du très noble hommage

que lui rendait un jour le sociologue Jean-Charles Falardeau, cette question ne cesse de nous retenir: *«Comment se fait-il que notre société n'ait pas su ou n'ait pas voulu reconnaître en des hommes comme Montpetit, comme Barbeau, ceux qui incarnaient encore une culture que nous prétendons maintenant reconstituer péniblement, comme s'il ne nous en restait que des éléments, alors qu'ils l'ont vécue, eux, comme une totalité?»*

Ce qui revient à nous demander si nous étions vraiment assez riches pour nous priver de la collaboration active et féconde de nos meilleurs cerveaux confinés à une sorte de relégation. Hélas, notre tradition exige que nous écoutions distraitemment la voix de nos maîtres authentiques pendant qu'ils défrichent les sentiers de l'avenir et que nous n'acceptons pleinement leur enseignement qu'au moment où leur présence ne gêne plus personne. Si nous avons à choisir un oiseau symbolique, pourquoi pas l'autruche?

Si un jour, dans un siècle peut-être, la nationalité canadienne-française a définitivement succombé aux assauts de nos compatriotes masochistes; si nous avons à jamais disparu dans ce magma pluraliste où s'ébrouent un bon nombre de nos gouvernants; si nous avons en somme perdu le courage d'être nous-mêmes et rien d'autre, il est prévisible qu'à ce moment-là des amateurs de faits de civilisation se pencheront sur nos cendres à peine refroidies. Ces chercheurs, affranchis de toute manoeuvre partisane, admettront volontiers que ce ne sont pas les intercesseurs qui nous auront fait défaut. Au sein de cette pléiade, le nom de Victor Barbeau sera inscrit à son rang, qui ne sera pas médiocre. □

Concours international de reliure d'art

PARTICIPATION CANADIENNE AU PRIX GERMAINE DE COSTER 1986

Mme Annegret Hunter-Elsenbach, relieur d'art résidant à Toronto, a été désignée candidate canadienne au concours international de reliure d'art. Le concours sera couronné en mai prochain par la remise du prix Germaine de Coster à la meilleure relieur d'art créée par un artiste étranger. Une exposition suivra à Paris, en juin.

C'est à la Bibliothèque nationale du Québec que le comité d'organisation du prix Germaine de Coster a confié la responsabilité de former un comité de pré-sélection afin de présenter un candidat canadien au concours. Avec l'assistance de la Guilde canadienne des relieurs et des artisans du livre, et de l'Association des relieurs du Québec, le comité de pré-sélection a invité plus de cent artistes à soumettre leur oeuvre. Création et imagination, qualités techniques, intégration du texte à la reliure ont été les critères considérés par le comité lors de son choix.

Le comité de pré-sélection était composé de Mme Annie Molin-Vasseur, fondatrice du premier concours national de livres d'artistes et directrice de la galerie Aubes 3935, et de M. René Bonenfant, éditeur de livres d'artistes et co-éditeur des Editions du Noroît. Mme Milada Vlach, responsable du Service des collections spéciales de la Bibliothèque nationale présidait le comité.

Rappelons que c'est à l'invitation de Mme Germaine de Coster, sous le patronage de la Bibliothèque nationale de Paris et avec le concours de la Société des amis de la reliure originale que le prix international Germaine de Coster est remis chaque année.

Pour obtenir plus de renseignements, on peut s'adresser à Mme Milada Vlach, au numéro de téléphone : (514) 873-4408.

1^{re} partie

Un appel à ceux qui sauraient: Constant Lavallée est-il Réjean Ducharme?

par Pierre de Grandpré

Le document dont je veux aujourd'hui faire état, *Black Book-4* (MSS-130), serait à étudier à la loupe et les conclusions de cet examen appelleraient avec force leur diffusion dans le public, dans la seule hypothèse où il y aurait lieu d'apporter une réponse positive à la question suivante: ce carnet de notes signé Constant Lavallée, est-il, oui ou non, l'oeuvre de Réjean Ducharme?

Le vrai nom de Ducharme serait-il Lavallée (ce qui éclairerait d'une lumière neuve le titre un peu énigmatique de son premier roman publié, *L'Avalée des avalés*, et même le thème majeur qui en découle)?

C'est donc cette énigme qu'il s'agit tout d'abord de résoudre, avant de s'attarder, à ce sujet, à des propositions de publications et à leurs modalités.

Des coïncidences saisissantes

Ce Constant Lavallée tient son journal intime, du 16 août au 29 octobre 1962, au cours des vacances qui suivent sa dernière année de collège, à Joliette, dans une institution qui se nomme alors le Juvénat des Clercs de Saint-Viateur. L'abbé Yvon Desrosiers, — qu'a aussi connu, dans ce collège, Yves Beauchemin, le romancier drôlatique de *L'Enfirouapé*, — semble y jouir d'un grand prestige auprès des «littéraires». Le récit nous ramène en juin 1962, époque où Lavallée a raté ses examens de mathématiques et se trouve, en fait, exclu de l'institution (sauf à reprendre ses examens, peut-être?).

Sa famille habite, à Berthier, un quartier ouvrier; mais elle vient de la campagne: son pays de chasse, à lui, son refuge intime contre tout et contre tous, ce sont les premières collines des Laurentides, où il a vécu enfant, où il

est né une vingtaine d'années plus tôt.

Mais que savons-nous, essentiellement, de Réjean Ducharme? Dans son style facétieux, voici comment il se présentait lui-même, en 1966, dans le texte que l'éditeur Gallimard reproduisit sur l'endos de la couverture de *L'Avalée des avalés*: «Je ne suis né qu'une fois. Cela s'est fait à Saint-Félix-de-Valois, dans la province de Québec (...) J'ai complété mes études secondaires à Joliette, avec les Clercs de Saint-Viateur. J'ai souffert six mois à l'École Polytechnique de Montréal. Enfin délivré, je me suis pris pour un garçon de bureau et me prends encore aujourd'hui pour tel... J'ai été dans l'Arctique avec l'Aviation canadienne en 1962. Personne ne veut me croire. Je ne suis pas parfait... J'ai 24 ans. Je n'ai plus tous mes cheveux et toutes mes dents. Et cela m'écoeure.» Ajoutons que l'on sait que Réjean Ducharme a commencé ses études à Berthier où habitait sa famille; qu'à Montréal il a eu de nombreux métiers: correcteur d'épreuves, chauffeur de taxi, etc.

Le carnet de notes intitulé *Black Book-4* ne contredit aucun des éléments de cette biographie sommaire et il en confirme ou en développe plusieurs. C'est effectivement un cahier noir, d'assez petit format mais aux pages presque entièrement remplies d'une écriture serrée; étale et fort peu retouchée, mais d'une calligraphie étonnamment «inconstante» d'un paragraphe à l'autre et même parfois d'une ligne à l'autre; et la fin du carnet, à cet égard, ressemble peu au début. Il fait le récit, visiblement, de quelques semaines-charnières dans la vie du jeune homme: les adieux aux copains, suivis d'une sorte de départ à l'aven-

ture avec l'un d'eux, départ qui semble bien le prélude à quelque définitif adieu au «pays» aimé.

Le récit de *Black Book* abonde en détails — éventuellement fort utiles — sur les années d'adolescence, les lieux de prédilection, la famille, les amis et les apprentissages littéraires du narrateur. En le lisant attentivement de part en part, je n'y ai trouvé aucun détail qui ne puisse coïncider avec les données majeures de la vie de Ducharme telle qu'elle nous est connue.

L'objection à considérer

Contre cette hypothèse de la commune identité de Lavallée et de Ducharme, je n'aperçois à l'heure actuelle qu'une objection sérieuse (plus digne de considération, à mon avis, que les trop véhémentes dénégations de la compagne de Ducharme venue protester un jour, à la Bibliothèque, m'a-t-on dit, contre cette attribution de texte), et cette objection pourrait naître de la comparaison des écritures: celle de ce texte confrontée à celle des sept lettres que nous possédons de Ducharme à Marie-Claire Blais (MSS-226/2/44). À première vue, elles sont fort différentes; la calligraphie semble beaucoup plus large et désordonnée dans les lettres. Mais là aussi, elle diffère d'une page à l'autre, ou même d'un paragraphe à l'autre: elle se range ou s'affole avec une stupéfiante soudaineté. Et il me semble qu'un examen attentif révèle une formation de base identique de chacun des graphismes. Seul, pourtant, un graphologue de métier pourrait trancher le problème.

Pour le contenu, il faut bien reconnaître que ces lettres se déploient dans la logique même des pages du carnet, étant entendu qu'un style littéraire personnel et un nouveau style de vie —

avec accentuation de l'aspect bohème — ont été adoptés dans les quelque dix années d'intervalle. Il écrit par exemple à la collègue romancière, à propos du *Loup*: «*C'est tout forces vives, et moi j'aime ça.*» La conscience de ses «impuissances» le pousse vers les refuges verbaux ou éthyliques — loin du commun, — vers les coups de génie: «*Ah la misère c'est quand on ne se risque pas, quand on ne sent pas que d'un moment à l'autre... ça va y être: tout perdre, tout prendre, d'un seul coup. La misère, c'est le contraire du POTLATCH (quand les Indiens se soûlent et se donnent tout les uns aux autres, jettent tout, se jettent tout dans la figure les uns des autres).*» Voilà pour quelques lettres à Marie-Claire Blais authentifiées par la signature Réjean Ducharme, ou Réjean.

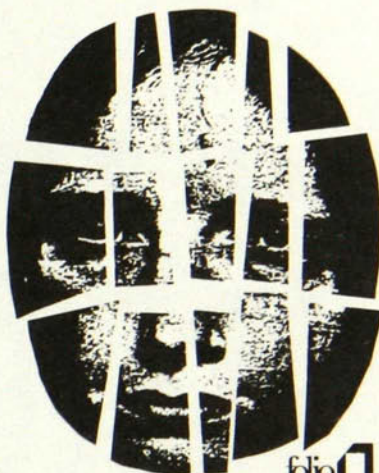
Une jeunesse provinciale

Revenons maintenant à Constant Lavallée, dix années plus tôt:

Le jour où sont communiqués les résultats des examens, il prend une cuite avec son ami Dupont qui, lui aussi, a «bloqué» des matières; puis ils vont tous deux se payer un gueuleton au plus riche restaurant de la ville, «*rendez-vous de tout ce que l'on peut à grand renfort de publicité, taxer d'élite*», dans cette aimable petite ville. L'étudiant parle de son père, à Berthier, «le vieux», si compréhensif. Sa mère, seule, a l'habitude de «*se mettre en rogne pour des idioties*». Mais à ces moments-là, il «se débîne»: «*Elle ne peut tout de même pas courir après moi pour se foutre en rogne.*»

Le style de ce Lavallée n'est pas à tout moment aussi proche qu'ici de celui de Ducharme. Mais il ne s'en écarte jamais tout à fait; tout ce qu'il raconte est rendu intéressant à tout instant, même s'il s'agit parfois de futilités apparentes; le narrateur retient par le ton, une pudeur, une grâce, l'honnête souci du détail, une immense bonne foi, — qualités dans lesquelles je serais porté à reconnaître maintes parentés

Réjean Ducharme L'avalée des avalés



folio
Texte intégral

avec Ducharme. Et je crois qu'il vaut la peine dès maintenant, à tout hasard, de suivre sa démarche avec un certain luxe de détails (toutefois, l'absence de pagination interdit pour le moment les références précises):

Le collège de Joliette a «*deux ailes qui se font face*»; une «*rivière paresseuse*» borde le campus. Dans ces murs demeureront, écrit Lavallée, «*les meilleurs de nos souvenirs*»: «*Quelques hommes authentiques qu'il nous avait été donné de connaître restaient enfermés dans ces lieux*». Lui, il a toujours eu un grand besoin d'errance; parmi ses confrères d'études, ses amis ont toujours été les «outsiders». Il parle de la «simplicité paysanne» qu'il apportait à son ami François, «venu de la mer», un parfait «civilisé» à ses yeux. Pourtant il a conscience, pour sa part, «excessif en tout», de n'avoir jamais été «diminué» par aucun de ses excès. «Demicivilisé» peut-être, brutal et paresseux: «*Il me semble toujours être un civilisé attaché aux données mêmes de sa civilisation*».

Il revient à plusieurs reprises sur une grave maladie de sa jeunesse: «*Depuis que j'ai été opéré, chaque fois que je bois j'ai mal au ventre*», ou bien: «*La mort, depuis que je l'ai vue de près à quelques reprises sous le bistouri, ne me semble qu'un acte facile.*»

«*La peinture et l'écriture allaient me tirer peu à peu du cercle où j'avais jusqu'alors vécu pour me pousser vers un autre dont François n'était qu'un type... J'avais toujours porté en moi l'impression d'une supériorité intellectuelle qui me donnait plus de droit à la vie que d'autres, lui, allait m'apprendre beaucoup de choses: la principale était qu'il ne suffit pas d'avoir du talent et d'en user si l'on veut tirer du monde un parti qui puisse permettre un calme intérieur.*» Il reconnaît en François un esprit «*mieux conditionné aux disciplines intellectuelles*» que le sien; il aperçoit pourtant «*ce qui lui manquait: ma sauvagerie, ma démesure*». François voyage en Europe avant la fin de ses études; il n'écrit

RÉJEAN DUCHARME

La Fille de Christophe Colomb

roman

nrf

GALLIMARD

plus. «Il avait toujours fallu, écrit Lavallée, que quelques-uns jouent leur peau pour que d'autres vivent mieux et j'étais de ceux-là. Je me foutais des autres, mais je n'étais pas capable de me foutre de leurs malheurs, ç'avait toujours fait mon malheur.»

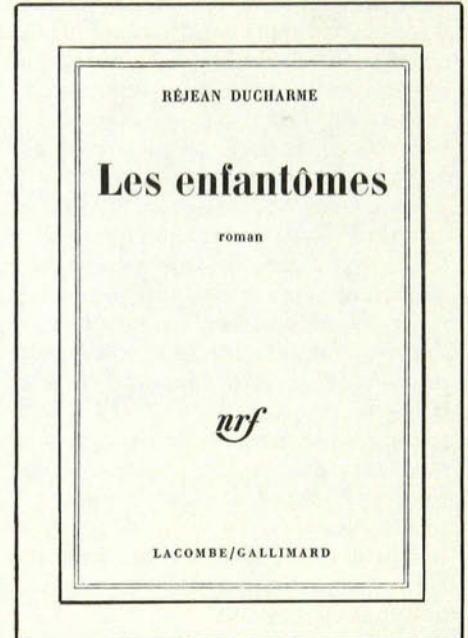
«J'étais un bon copain, là-bas» (à Joliette). «Tout le monde m'aimait bien sauf ceux qui étaient très riches ou très idiots.»

L'apprentissage du style

La veille du départ du collège, ses valises faites, il va les saluer tous, en une atmosphère qui n'est pas sans évoquer «Le Grand Meaulnes»: tout d'abord «le Grand» qui joue du Grieg et aime bien Hemingway (en le quittant, Constant éprouve une «envie de pleurer comme quand ma mère ne s'occupait pas de moi et que je m'étais écorché un genou quand j'étais encore très jeune»); puis, «le Mec» — «quelqu'un de ma race, quelque chose comme un fuyard qui tentait d'échapper à des troubles qui l'obligeaient de vivre de façon différente de ce qu'il aurait voulu... Je retrouvais aussi en lui quelques traits de François: l'aristocratie et la passion pour les livres de même qu'une compréhension qui se voulait fraternelle. Et j'ai toujours eu besoin d'un frère, car chez nous il n'existe que cet état de trêve qui rend tout contact humain inutile»; tous deux, ils croient que «rien ne vaut le temps passé à faire vivre des personnages», que ceux-ci «restent dans nos souvenirs comme un bon tableau ou un bon repas»; ils estiment que «si on possède l'universalité, on ne se demande pas comment ça s'est produit. On se contente de la garder»; pourtant, «le style, c'est une autre affaire... Nous avons pas mal à apprendre. On devrait le faire honnêtement et le seul moyen honnête, c'était d'écrire et de brûler les manuscrits... J'en avais brûlé un qui m'avait demandé beaucoup de travail... Je crois que ce manuscrit brûlé a toujours laissé une trace en moi, c'est pourquoi je lui ai dit



DUCHARME, Réjean. — HA ha!... Éditions Lacombe, Montréal, 1982.



que ce n'était probablement pas la bonne façon d'apprendre. Mais personne ne nous apprendrait et on ferait sûrement encore d'autres erreurs qui laisseraient des traces en nous et qu'on ne parviendrait jamais à boucher ces trous-là parce qu'ils étaient faits en nous-mêmes. Et je ne pouvais pas lui expliquer ce que c'était ni les raisons de cela.»

La bibliothèque du collège, écrit plus tard Lavallée, est «un endroit où j'ai passé beaucoup de temps... Par moments, je crois même que c'est une des seules places où j'ai appris vraiment quelque chose». (Ici et là, dans le texte, mention est faite de *L'Espoir* de Malraux, des *Vagabonds* de Hamsun). «J'aimais les livres, surtout ceux qui parlent de poésie et des poètes... les livres de philosophie (mentions de Hegel, Bergson...) et les auteurs américains contemporains». (Parions qu'il y avait parmi ceux-ci Salinger; l'auteur a une prédilection pour des épithètes comme «satané»: un satané bon jacket, une satanée belle liberté créatrice, etc.). □

à suivre

Jean Chrétien et Dorval Brunelle

Deux livres politiques pour un faucon et trois colombes

par Willie Chevalier

Qui donc a prétendu que le Canada était un pays terne, sans originalité, sans intérêt? Trouverait-on ailleurs un politicien comme M. Jean Chrétien? De l'avis général, y compris celui de personnes qui le trouvent sympathique, ses discours dénotent une connaissance plutôt rudimentaire des deux langues officielles du pays, à moins que ce ne soit de l'insouciance ou de l'irrespect. Ce qui ne l'a pas empêché de se faire comprendre puisqu'on l'a applaudi partout au Canada. Et le voici qui signe deux livres dont le contenu est identique, nous assure-t-on: *Straight from the Heart* (Du fond du coeur), rédigé en anglais, et *Dans la fosse aux lions*, en français souvent fruste mais intelligible.

Généreuse collaboration

La version française des souvenirs politiques de M. Chrétien semble avoir été l'objet d'une attention et de soins particuliers. En page de gauche précédant celle du titre, on lit, après des détails sur la présentation matérielle de l'ouvrage: «*Équipe de révision: Daniel-Ariey Jouglard, Liane Bergon, Jean Bernier, Monique Herbeuval, Hervé Juste, Jean-Pierre Leroux, Odette Lord, Linda Nantel, Paule Noyart, Jacques Vaillancourt, Jacqueline Vanduycke.*» Doit-on comprendre qu'il a fallu la collaboration de tout ce monde pour donner forme au récit de M. Chrétien?

Troublant parallèle

On ne devrait pas s'étonner, mais on s'en étonne, que ce dernier, conformément à une tradition en honneur dans une aile de son parti, commence par une profession de foi en celui-ci et la fait suivre d'un coup d'épingle au clergé et du couplet obligatoire contre Maurice Duplessis. On s'en étonne, donc, parce que l'éloquence de M.

Chrétien ressemble passablement à celle de l'homme qui fut avant lui roitelet politique de la Mauricie; et parce que, comme ce dernier, il affecte de mépriser (ou méprise effectivement) ceux qu'il appelle les intellectuels et que Duplessis qualifiait de pianistes, de poètes ou de petites merveilles, c'est-à-dire les professeurs, écrivains, journalistes et artistes non inféodés à son parti. Quant à sa grande noirceur qui aurait sévi sous le célèbre Trifluvien, peut-on faire observer une fois de plus qu'un bon nombre de nos vedettes et de nos dirigeants actuels, dans tous les domaines, ont grandi et fait leurs études précisément au temps de Duplessis et sont les produits d'un système d'enseignement que l'on s'est empressé de mettre au rancart après 1960 et qui ne devait pas être si mauvais puisque il a formé des Jean Chrétien.

Cette dernière remarque est moins malicieuse qu'elle ne le semble. Controversé comme tout homme public, M. Chrétien a des côtés attachants. À le lire on conclut qu'il doit ses succès à des qualités insignes, à un travail acharné, à une persévérance exemplaire autant qu'à ses dons de politicien-né. Là encore il fait songer à Duplessis, tout comme lorsqu'il entend justifier, en filigrane, sa haute opinion de son propre personnage. On est porté à la partager, cette opinion, même si l'on se tient en garde contre tout illusionisme, sachant que tout politicien est au moins un peu bateleur.

M. Chrétien emploie de temps à autre le ton de la confiance, notamment quand (pp. 102 à 105) il parle des hommes d'affaires et de leurs relations avec la politique. Il semble trouver les avocats, dont il est, bien supérieurs aux banquiers qui pourtant l'impressionnent. «*Les grands banquiers,*

écrit-il, *sont sans doute très versés dans les affaires bancaires mais ne connaissent pas grand-chose de l'assurance et de l'agriculture.*» Peut-être. Mais les avocats? Ils sont omniscients? M. Chrétien souffrait-il de l'esprit de caste qui était le grand défaut de Duplessis? Le chapitre intitulé «*La politique des affaires*» n'en contient pas moins des réflexions stimulantes.

Une apologie discutable

Les pages les plus discutables de l'ouvrage de M. Chrétien sont évidemment celles où il évoque le recours à la Loi des mesures de guerre et son rôle lors du référendum et de la «réforme» constitutionnelle qui suivit. Pour une foule de Québécois qui n'étaient et ne sont nullement «péquistes» et ne doutent pas de la réalité de son amour du Canada, M. Chrétien a desservi en deux occasions au moins les intérêts de sa province natale. Il se targue, l'ayant appris de M. Trudeau laisse-t-il entendre, de placer la raison bien au-dessus de la passion mais celle-ci revêt généralement, en politique, les apparences de celle-là. En tout cas, M. Chrétien n'explique nullement, nulle part, pourquoi les revendications des Indiens et des Inuits lui ont paru fondées alors qu'il ne jugeait même pas dignes d'examen certaines du Québec. Quoi qu'il en soit, resté lucide il ne paraît pas sûr du tout que l'hydre séparatiste soit définitivement écrasée. Il s'exclame (pp. 143 à 144): «*N'oublions pas que, même avec la contre-attaque des libéraux fédéraux, même avec un important budget de publicité, même avec les formidables discours de M. Pierre Trudeau, le camp du Non ne gagna que de 60 p. 100 à 40 p. 100.*» M. Chrétien, c'est visible, n'a pas oublié comment se décomposent les 60 p. 100. À propos, ne lui est-il jamais venu à l'esprit que la contre-attaque dont il parle, et l'important budget de

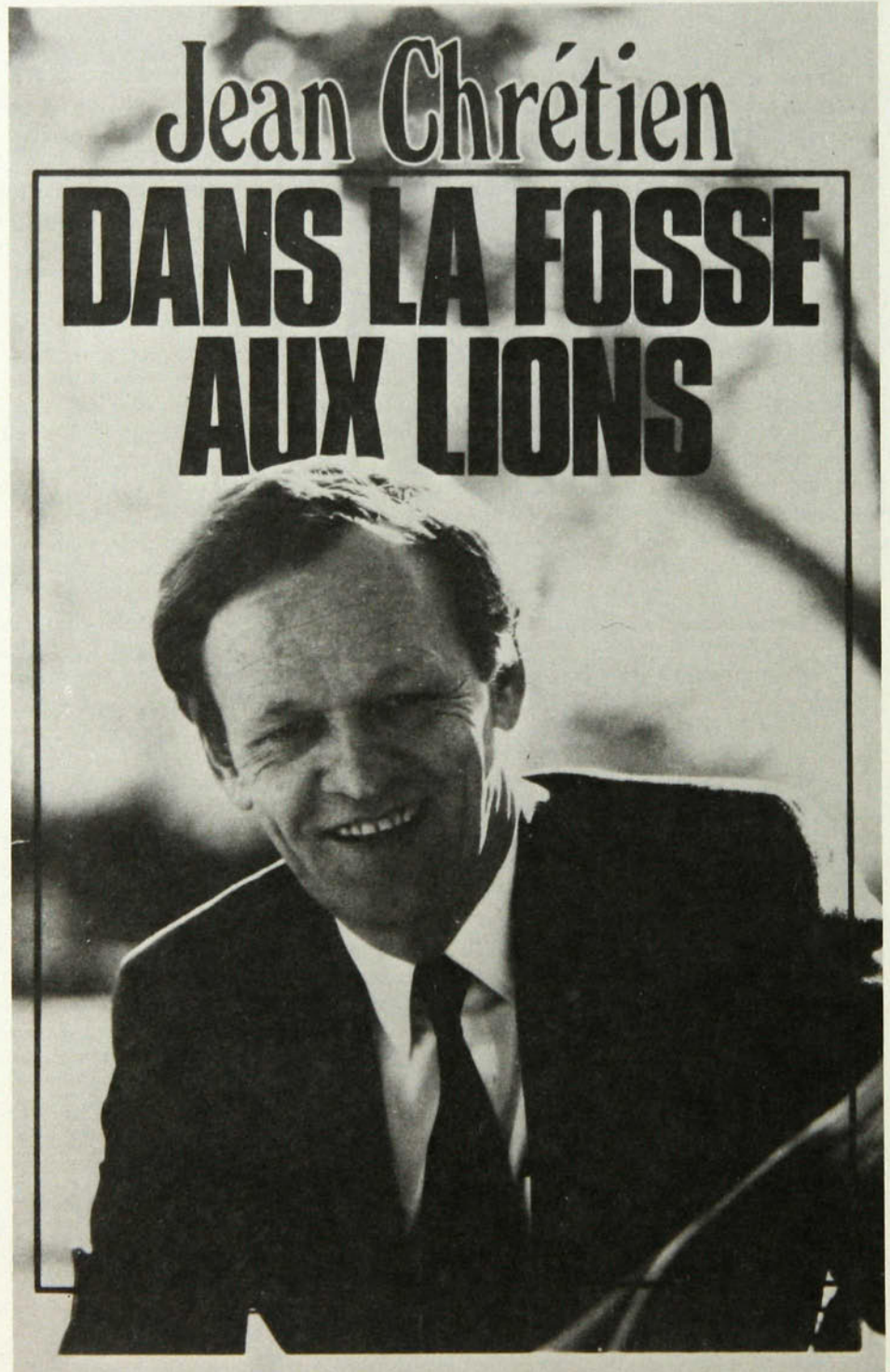
publicité, et les formidables discours ont peut-être jeté dans le camp du *Oui* des citoyens qui auraient normalement voté *Non*?

L'ancien ministre n'explique pas non plus la sourde hostilité de M. Trudeau et de ses autres collègues francophones envers le gouvernement du Québec sinon envers la province de Québec. On admettrait à la rigueur le refus ou l'incapacité de collaborer avec un gouvernement péquiste, «indépendantiste» ou «séparatiste». Mais c'est chaque premier ministre du Québec depuis 1965, y compris feu Jean Lesage et M. Robert Bourassa que M. Trudeau a pris à partie, a ouvertement méprisé ou tourné en ridicule. Il y a un aéroport à Mirabel principalement parce que le gouvernement du Québec, alors dirigé par Jean-Jacques Bertrand qui n'était nullement séparatiste, avait suggéré d'autres emplacements. On en était là!

Le mot caucus revient souvent dans *La fosse aux lions*. Il fait évidemment partie de notre vocabulaire politique mais on ne le trouve pas dans le *Petit Larousse illustré*; il faudrait en expliquer le sens dans une édition éventuelle destinée à l'édification des francophones des autres continents.

Quelques failles de la révision

Les onze réviseurs plus haut mentionnés ont-ils été distraits ou étaient-ils si nombreux qu'ils devaient gâter la sauce? Ou l'auteur a-t-il refusé de toujours les écouter? Au lieu de «*personnes qui croient dans (believe in) les valeurs que je défends*» (p. 29), on aurait aimé lire «*croient aux valeurs*». M. Chrétien est peut-être plus «intellectuel» qu'il ne veut l'admettre; en lecteur d'Henry de Montherlant qui a écrit: «*Service inutile*», il parle avec subtilité de «*services souvent très utiles*» (p. 46). Un peu plus loin: «*Le pouvoir ne découle pas nécessairement des fonctions qu'on occupe; il exhale plutôt de la personne*». Ne fal-



Montréal, Éditions de l'Homme, 1985, 292 p.

lait-il pas écrire plutôt «il s'exhale»? Si tout le monde sait ce qu'est un moulin à scie, le mot scierie existe aussi... Dans la phrase suivante (p. 160), «on ne se souvenait pas davantage de ce que les libéraux avaient été défaits en 1957 parce que...», le «de ce» paraît bien superflu.

Des souvenirs respectueux

Aussi déferent envers M. Trudeau que le fut envers Duplessis le plus servile de ses collaborateurs, M. Chrétien raconte (p. 54) que Pearson lui demanda en 1965 ce qu'il pensait du recrutement par le Parti libéral de MM. Pierre Elliott Trudeau, Jean Marchand et Gérard Pelletier. Le loyal lieutenant de M. John Turner (qu'il est devenu) trouvait cela «formidable, mais nous aurons un problème avec Trudeau: on ne pourra le faire élire nulle part». Et de s'expliquer: «De fait, ce ne fut pas facile de lui trouver un comté; il voulait représenter un comté de langue française, mais à la fin il dut se contenter de Mont-Royal, comté à majorité anglophone.» On ne peut s'empêcher d'admirer l'abnégation de M. Trudeau quand il s'est contenté de la certitude absolue d'être élu sans la moindre peine en briguant le siège de Mont-Royal. Et de rappeler que s'il voulait une circonscription peuplée en majorité de francophones, il y en avait une à sa disposition, celle de Saint-Jean où posait sa candidature un certain M. Yvon Dupuis dont le Parti libéral, à tout le moins son chef Pearson, voulait être «débarrassé».

Nous restons en politique fédérale avec *Les trois colombes* de M. Dorval Brunelle, professeur de sociologie à l'Université du Québec à Montréal. Il s'agit, on l'a deviné, de MM. Trudeau, Marchand et Pelletier et de ce que l'on appellerait par courtoisie leur itinéraire idéologique (car tous les citoyens au fait de leur existence les consi-



déraient à tort ou à raison comme des socialistes ou des «sociaux-démocrates» quand ils annoncèrent en 1965 leur adhésion au Parti libéral au nom de l'efficacité).

Des activités visibles

M. Brunelle raconte à quelles activités se livrèrent les trois hommes avant leur entrée officielle en politique, M. Marchand s'étant alors révélé, depuis quelques années, le plus combatif du trio et le seul vraiment agissant. Mais chacun d'eux avait pris soin de se faire connaître. M. Pelletier s'était occupé de la Jeunesse étudiante catholique avant de tenir une chronique syndicale au *Devoir*, de diriger un journal syndical puis de passer à *La Presse* comme rédacteur en chef et s'y

faire congédier. Et la Société Radio-Canada lui avait été secourable (ce que M. Brunelle passe sous silence). M. Trudeau avait voyagé, participé à la fondation de *Cité libre*, y avait collaboré et, selon M. Brunelle, «dans certaines de ses thèses et de ses prises de position, Trudeau sera un piètre analyste, usant et abusant de méthodes de recherche pour le moins contestables, comme nous le verrons quand nous nous pencherons sur sa contribution à *La crise de l'amiante*».

On l'a souligné plus haut à propos du livre de M. Chrétien, en 1965 M. Trudeau n'a pas affronté M. Dupuis. Non plus M. Pelletier qui a profité du retrait plus ou moins forcé (plutôt plus que moins, semble-t-il) d'un député dévoué entre tous à ses électeurs, Raymond Eudes, qui représentait le comté d'Hochelaga depuis 1940. C'est en définitive M. Marchand seul qui dut livrer une lutte difficile, dure, pour obtenir un siège aux Communes.

M. Brunelle, objectif, fait observer en passant que «le poids démographique et économique de l'Ouest contribue à marginaliser l'économie québécoise; déjà (...), surtout à compter du parachèvement de la voie maritime du Saint-Laurent en 1959, l'axe industriel continue à se déplacer hors du Québec. On assiste alors à une recrudescence de la concentration économique et les démenagements d'entreprises s'accroissent.» Duplessis, Jean Lesage, Daniel Johnson, Jean-Jacques Bertrand, MM. Robert Bourassa et René Lévesque n'y furent donc pour rien.

Les livres de M. Chrétien et de M. Brunelle sont d'utiles contributions à notre histoire politique. Le soi-disant p'tit gars de Shawinigan n'est peut-être pas exactement en fin de carrière et pourrait se raconter encore dans quelques années. M. Brunelle devrait se remettre à la tâche et compléter son travail en relatant dans quel état ses trois colombes ont «pris» le Canada et dans lequel ils l'ont laissé. □

Deux messagers de l'actuel et de l'imaginaire

par Paul Gladu



H. Julien. Dessin à la plume pour *Canadian Illustrated News*. (Musée du Québec)



H. Julien. Autre illustration pour le numéro de Noël de 1881. (Musée du Québec)

Le plus souvent l'âge substitue la prose et l'actualité à la poésie et aux rêves de l'adolescence. Parfois l'inverse se produit. L'écrivain adopte le pinceau. L'artiste éprouve le besoin d'écrire. Un Léon Bellefleur quitte le professorat et devient peintre. Paul-Émile Borduas prend la plume à maintes reprises pour défendre ses idées. Une sorte d'osmose fait un talent s'épanouir et un esprit se manifester dans un domaine connexe. Une sève et une force donnent des fruits imprévus. Dans ce cas-ci, ce sont les idées et les mots qui se sont métamorphosés en choses visibles. Le verbe s'est fait vision... On pense malgré soi à la parole magique des fées, avec quelques syllabes donnant forme aux vœux des humains et semant leur sillage d'apparitions! Voici deux exemples frappants de ce phénomène:

HENRI JULIEN (1852-1908). Deux des plus grands dessinateurs que le Québec ait connus sont nés dans un même quartier de la ville de Québec: Alfred Pelland et Henri Julien. À deux ans près, l'un naissait tandis que l'autre mourait, comme si les dieux avaient voulu faire passer le génie du trait d'une main à l'autre. À cause du décalage, là s'arrête le rapprochement car, en raison de l'évolution incroyable du milieu, leurs destinées ont suivi des trajectoires totalement différentes.

Un artiste extraordinairement doué

Julien a grandi dans le monde de la typographie, de la gravure et du dessin à la plume. Il a travaillé pour des journaux, des revues et des maisons d'édition. Il a été reporter illustrateur pour le quotidien *The Montreal Star* pendant 22 années. Extraordinairement doué et prolifique, il a collaboré à un grand nombre de publications canadiennes, américaines, françaises et anglaises. Servi par une mémoire visuelle

phénoménale, Julien n'avait pas son pareil pour camper sur le vif un personnage politique, presque toujours avec une pointe d'humour, ou reconstituer avec dextérité et fidélité un lieu ou un événement. Son sens de l'observation et de la composition éclatent dans ses courses de chevaux, ses réunions sur le parquet de la Bourse ou dans la Chambre des communes, ses Jeux écossais, ses scènes populaires et ses images de carnaval ou de fêtes religieuses. La photographie était alors affaire d'initiés

Même si son oeuvre dessinée était exceptionnelle et digne d'admiration, les artistes n'auraient jamais accepté Julien dans leur panthéon s'il n'avait décidé de peindre, à l'instigation d'un de ses vieux amis, l'honorable G.-A. Simard. Comme le rappelle le docteur Paul Dumas, humaniste et collectionneur réputé, «*Son oeuvre peinte reste peu abondante. Il avait tâté à l'occasion de l'aquarelle ou du lavis, mais il vint tard à la peinture proprement dite et la plupart des toiles que nous possédons de lui ont été peintes entre 1900 et l'année de sa mort, 1908, c'est-à-dire pendant les huit dernières années de sa vie.*»

Plus profond que Krieghoff

Les premières peintures de Julien ont le paysan comme personnage central et la vie des champs comme décor. Là où Krieghoff — tout habile qu'il fût — n'était resté qu'en surface, Julien donne à ses humains, à ses animaux et à ses paysages une substance et une vérité qui vont au coeur de la réalité. Son porteur d'eau canadien (devenu un classique), son bûcheron, son «habitant» en capot, son patriote (autre classique), son étoffe du pays, sa promenade en traîneau, sa course en berleau et sa criée des âmes (sur un parvis d'église) deviennent des références d'authenticité et les symboles de notre peuple. Mais le plus intéressant, ce sont ses excursions dans le

domaine de la légende. L'histoire des bûcherons qui voyageaient en canot d'écorce par la voie des airs, avec l'aide de Satan — la chasse-galerie — lui a inspiré des chefs-d'oeuvre. Lui seul était capable de donner forme à cette fantasmagorie née de la tradition orale. Sa première interprétation peinte a obtenu tant de succès, les commandes ont afflué tellement, qu'il en a produit de nombreuses variantes à l'huile, l'aquarelle et l'encre. Il tenait son inspiration d'un conte d'Honoré Beaugrand, dont il avait déjà illustré les écrits dans l'Almanach du Peuple. À sa mort, il a laissé des études et des notes sur le Loup-Garou, ce qui supposait d'autres visions tirées du fantastique.

Pour certains, dont la vie spirituelle est susceptible d'être traduite à l'aide de quelques taches ou de bandes de couleur parallèles, Julien personnifie un art régionaliste et tabou, un genre populaire et facile. Du point de vue métier, où est la facilité: travailler avec règle et équerre, ou s'attaquer de face au problème du dessin? Il reste qu'il a été le Jacques Callot de ce pays et qu'il a donné forme à une certaine vérité historique.

L'un des premiers à jeter un pont sur le fossé qui séparait le peuple de l'élite, il a prêté une voix à la majorité silencieuse de son temps et exprimé l'âme qui se réfugiait traditionnellement dans l'ombre, les brumes, les collines et les sapinières.

Un étrange inconnu, mais...

ARTHUR GUINDON (1864-1923). L'un des plus étranges personnages de la peinture au Québec, tel est ce natif de Saint-Polycarpe, sulpicien, artiste et poète. Un peu plus jeune qu'Henri Julien et à peu près inconnu, Guindon a enseigné au Collège de Montréal de 1897 à 1906. La surdité l'ayant contraint d'abandonner l'enseignement, il s'est livré à la poésie et à la peinture. Il passait ses étés au Lac-des-Deux-Montagnes, dans une région dont les contes (surtout iroquois) lui ont inspiré des compositions visiblement influencées par Bosch et Brueghel!

Peu d'artistes ont tenté pareille oeuvre d'imagination. À noter que l'eau, les nuages et les bois sont rendus avec habileté et que l'anatomie ne semble pas lui poser de problème. À la lumière de conceptions récentes on

peut accuser Guindon de n'être qu'un illustrateur. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut le replacer mentalement dans son contexte et se rappeler la peinture banale et insignifiante de ses contemporains ainsi que l'attention complaisante qu'ils obtiennent dans nos livres d'histoire de l'art. En revanche, plusieurs doivent à Russell Harper et à son *Histoire de la Peinture au Canada*, publiée en 1966, de connaître l'existence de Guindon, ce

visionnaire qui oeuvra dans la solitude et l'indifférence. Ses tableaux font partie de la belle collection du Musée de l'Église Notre-Dame, à Montréal.

Même si elle finit par des images, l'histoire des arts graphiques, comme celle de la peinture, commence par des mots. Le cycle éternel débute avec des signes, se poursuit avec le langage et se complète par des représentations plus ou moins affectives ou plus ou moins savantes. □



H. Julien. *La chasse-galerie*. Huile sur toile. (Musée du Québec)



A. Guindon. *Le génie du Lac-des-Deux-Montagnes*. Détail. Huile sur toile. (Musée Notre-Dame, à Montréal)



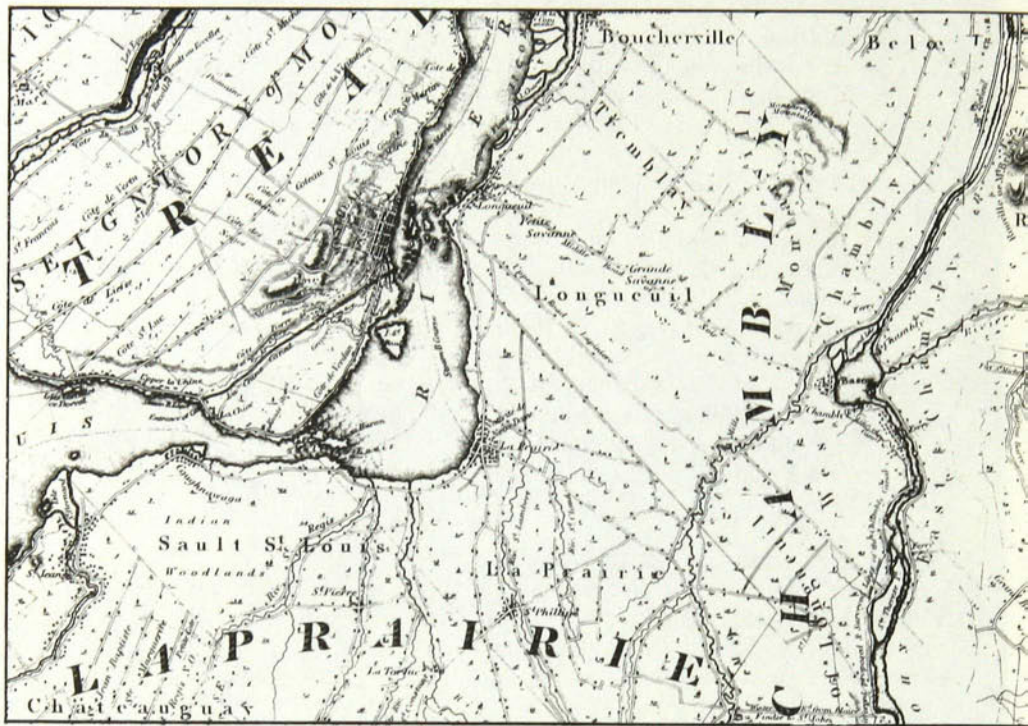
A. Guindon. *Le serpent foudroyé*. Détail. Huile sur toile. (Musée Notre-Dame, à Montréal)

microfilm

Un voyage dans notre passé

Cette séduction qu'exercent les recherches généalogiques

par Yvan Morier



Extrait de la carte de Joseph Bouchette, *To His most excellent majesty... topographical map of the District of Montreal...*, publiée en 1831; la partie illustrée, de part et d'autre du Bassin de Chambly, montre les seigneuries de Longueuil, Laprairie, Chambly et Rouville.

De nos jours, beaucoup de gens, à titre de passe-temps, s'efforcent de reconstituer la généalogie de leur famille. Les répertoires des paroisses (baptêmes, mariages, sépultures) qui sont publiés deviennent, à cause de leurs fréquentes consultations, de véritables bestsellers. Il en est de même pour tous les ouvrages qui peuvent compléter les renseignements trouvés dans les papiers officiels.

Ainsi, les registres renfermant les cadastres abrégés des seigneuries du district de Montréal, de Trois-Rivières, de Québec et ceux appartenant à la Couronne sont une source inépuisable de renseignements sur nos ancêtres et sur les lieux où ils vivaient. Si l'on convient que le régime seigneurial constituait un système de peuplement incomparable, qui régissait l'établissement des habitants sur les terres disponibles, ces cadastres présentent donc à un moment donné une image fidèle de l'établissement de la population. Ce portrait, pas tellement éloigné de notre époque, a été tiré à l'occasion de la liquidation du régime seigneurial. En effet, «le 18 décembre 1854, une loi du Canada-Uni déclare que tout censitaire possédait désormais sa terre libre de lods et ventes, droit de banalité, droit de retrait et autres; quant au sei-

gneur, il ne pouvait exercer aucun droit onéreux ni prétendre à aucun droit honorifique; il n'y avait plus de seigneurs, il n'y avait plus de censitaires».¹

Toutefois, comme cette loi assurait aux seigneurs une indemnité pour la perte de tout droit lucratif, une Cour seigneuriale fut chargée d'établir une estimation. Les rapports de cette Cour qui constituent en somme ces cadastres où l'on retrouve le nom des seigneurs, la liste des censitaires, l'étendue des terrains concédés, le montant des rentes, la valeur des divers droits et biens lucratifs, etc. L'expression «fin fond des concessions» prend alors tout son sens lorsque l'on passe à la 3^e ou 4^e concession.

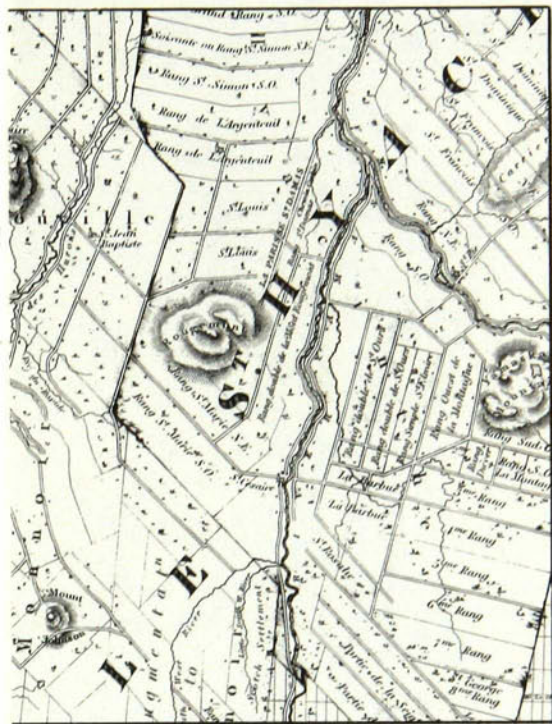
Les bienfaits du régime seigneurial

Au point de vue généalogique, ces renseignements s'avèrent d'une grande importance car le «régime seigneurial a fait beaucoup plus que grouper des individus autour du seigneur sur les deux rives du Saint-Laurent: c'est lui qui a déterminé les cadres de la nationalité canadienne-française, et c'est lui qui a assuré l'intégrité de la population.»² Tous ceux

que fascine ce voyage dans le passé peuvent trouver les noms d'arrière-grands-parents ou ceux des voisins qui mille fois ont émaillé la conversation des parents et des amis.

Ainsi, en consultant les cadastres de Chambly et de Rouville, des noms familiers résonnent à nos oreilles, des personnages prennent figure. Il s'agit d'arrière-petits-fils, petites-filles vivant dans le même milieu et sur les mêmes terres, avant les migrations massives vers les villes au milieu du XX^e siècle. À titre d'exemple, on retrouve les Barrière, Darche, Massé, Monast, Robert, Vient; les Benoît, Bessette, Foisy, Marcoux, Ostiguy, Rainville; les Brodeur, Beauchemin, Brouillet, Campbell, Desautels, Lahaïse, Leduc, Morrier, Noiseux, etc.

Outre la toponymie officielle des fabriques et des municipalités on découvre le cachet savoureux de noms géographiques tirés soit de l'observation des lieux et des caractéristiques physiques des premiers habitants, soit des préoccupations de survie. Ces noms, à la sonorité familière, révèlent parfois dans leur graphie inattendue le sens véritable de leur origine. Par exemple, demandez à un ami de vous écrire «Le chemin de l'île à l'Ail» et de vous expliquer ce qu'il en est? Ces



illustrations replacent dans leur milieu des centaines de noms qui reprennent vie au contact visuel des chaleureux chercheurs.

Une aide aux chercheurs

— *C'est très intéressant ce que vous dites, je veux consulter ces livres. Où puis-je me les procurer?* »

Difficiles à trouver, en effet. Ces volumes représentant les cadastres abrégés des seigneuries, dont la publication remonte à 1863, deviennent donc rares et fragiles. Pour pallier ces difficultés, la Bibliothèque nationale du Québec vient de les reproduire sous forme de microfils 35 mm. Ainsi, on peut obtenir les documents suivants:

Cadastres abrégés des seigneuries appartenant à la couronne... — Montréal: Bibliothèque nationale du Québec, 1985. 1 bobine de microfilm; vésiculaire, mode horizontal; 35 mm/70,00 \$

Cadastres abrégés des seigneuries du district de Montréal... — Montréal: Bibliothèque nationale du Québec, 1985. 2 bobines de microfilm; vésiculaire, mode horizontal; 35 mm/70,00 \$

Cadastres abrégés des seigneuries du district de Québec... — Montréal:

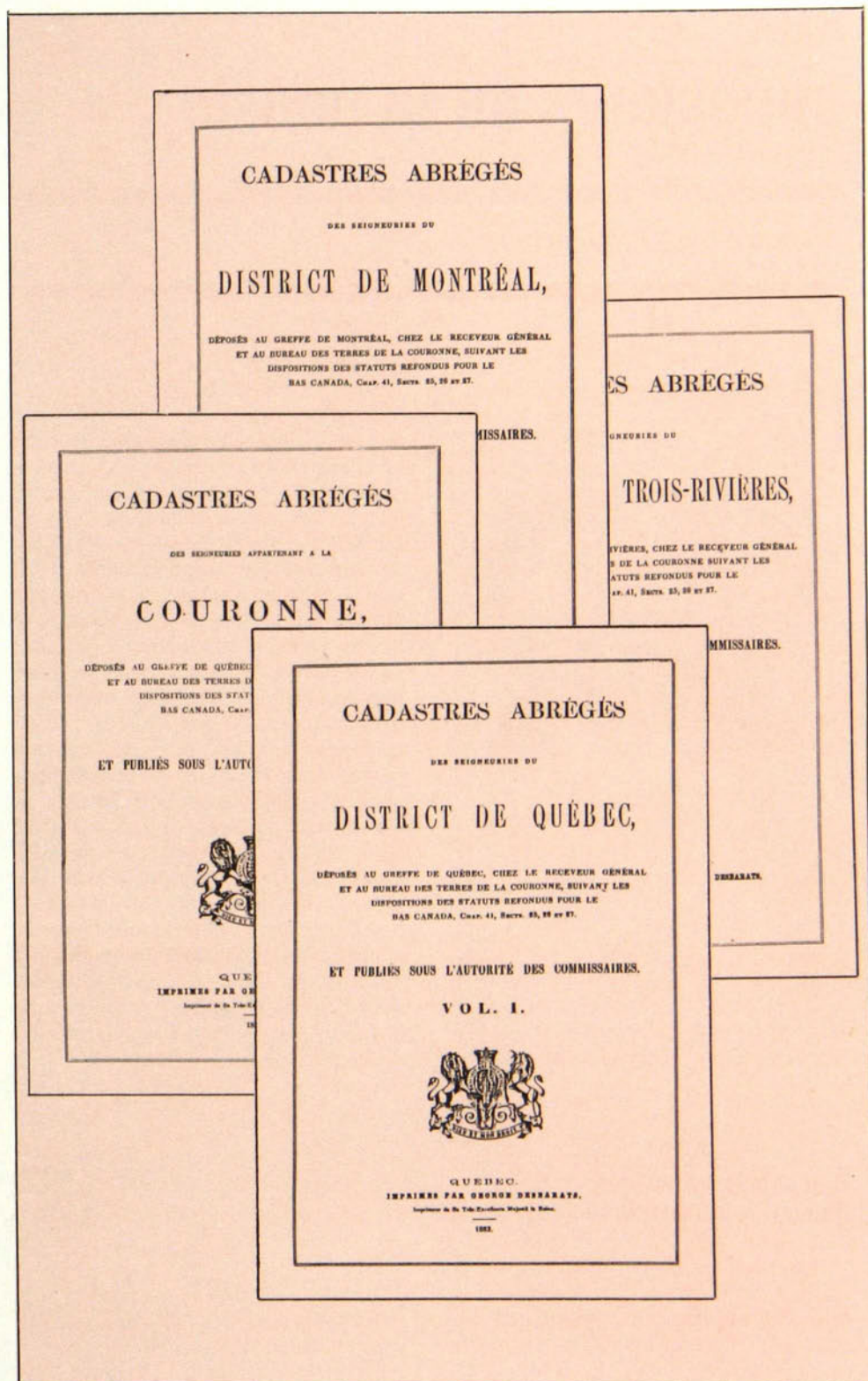
Bibliothèque nationale du Québec, 1985. 2 bobines de microfilm; vésiculaire, mode horizontal; 35 mm/ Coût à préciser.

Cadastres abrégés des seigneuries du district des Trois-Rivières... — Montréal: Bibliothèque nationale du Québec, 1985. 1 bobine de microfilm;

vésiculaire, mode horizontal; 35 mm/ Coût à préciser. □

TRUDEL, Marcel. — *Le Régime seigneurial*. Ottawa, Société historique du Canada, 1963. (Les brochures de la Société historique du Canada, n° 6) p. 18.

2 idem p. 17



De Karl Marx aux imposteurs de la poésie

par Serge Provencher



Une peinture satirique d'un milieu d'enseignement

Bon nombre de critiques ont salué *La note de passage* en se demandant si le roman en question tombait parfois dans le fantastique ou l'imaginaire. En ce qui me concerne, il verse plutôt

dans la facilité, à tout le moins lorsque se multiplient les visions des consommateurs de champignons hallucinogènes. Autrement, l'histoire est crédible et le milieu des cégeps assez bien dépeint dans sa tranquille médiocrité, mais l'apparition de personnages comme Karl Marx et Lénine dans le décor vient régulièrement gâter la sauce. Certes, l'on conçoit que l'auteur ait voulu mettre en opposition les préoccupations des années '70 et celles qui prévalent en cette décennie morne, sauf que le procédé semble par moments un peu gros. Tous les thèmes à la mode paraderont aussi devant nous, tels le «burn-out», les missiles Cruise ou les thérapies souvent débilés. Le style, lui, est mordant, comme il convient dans pareille satire, et l'humour cruel teinté d'une efficace ironie. C'est Charrette, un professeur, qui écopera par ailleurs le plus, sans doute au nom de tous ses collègues. □

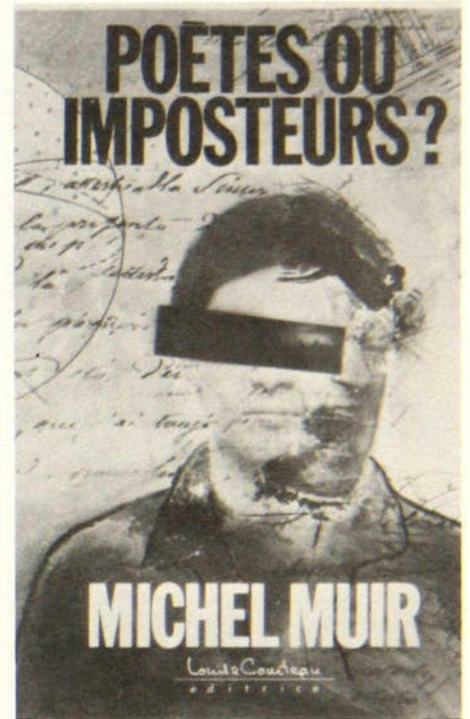
GRAVEL, François. — *La note de passage*, Montréal, Boréal Express, 1985, 199 pages.



La poursuite haletante d'une enquête

Convaincue de l'innocence de son client, accusé du meurtre d'un codétenu, Christine Farraud se lance énergiquement dans son enquête personnelle sur Georges Vendale. À dire vrai, celle-ci ne renfermera rien de très spectaculaire, sauf qu'elle nous communiquera le goût de toujours en savoir davantage. L'avocate est jeune, intelligente, belle, élégante et avide de vérité; il n'est donc pas désagréable de la suivre pas à pas. Cependant, l'injustice a elle aussi le bras beaucoup plus long qu'on pourrait le croire, et Christine découvre vite un panier de crabes muets et complices. Comme on s'en doute, les problèmes de la vie de tous les jours ne disparaissent toutefois pas pour autant, d'où un chassé-croisé de réflexions parfois décousues dans sa tête. Un livre rythmé, amusant, vigoureux, et me semble-t-il, sans un sou de prétention, dans lequel l'intrigue toute simple — mais habilement conduite — prend nettement le dessus sur les quelques maladresses ou procédés faciles (on y parle par exemple de «Me Léo-René Marengo» et de «Me Franklin-Delaney Chauffé»). □

FERLAND, Léon-Gérald. — *Meurtre éclair*, Montréal, Leméac, «Roman Québécois», 1985, 189 pages.



Un être fragile aux racines brisées

«Immigrer, est-ce échouer sans rémission?» Telle est au fond la principale question que se pose Maya dans *Le printemps peut attendre*. Partie d'un pays où il fait quarante-cinq à l'ombre, voilà quelqu'un qui vit une transplantation des plus brutales et dont les conséquences se feront ressentir dans chaque fibre de sa peau. Pour elle, le Québec devient l'endroit où elle «assimile les échecs», où rien n'est comme elle l'avait espéré. Côté travail, un peu de suppléance, à défaut d'un poste d'enseignante en biologie; côté humain, beaucoup de solitude et de vulnérabilité, dans l'attente de changements qui tardent beaucoup. Un jour, la jeune femme de trente ans s'égaré dans une polyvalente et devra y passer toute une nuit, pour se perdre le lendemain dans la tempête de neige et le froid, deux événements qui apparaissent malheureusement tout à fait invraisemblables et servent fort mal le récit. Entre temps, surgissent les souvenirs et les visions de la mer, au milieu d'un discours intérieur oscillant entre le découragement pur et la certitude de s'être trompée à jamais. □

De l'imaginaire au fantastique

Événement exceptionnel à Saint-Euchariste-en-bas, le long du fleuve: la petite Mélanie y va de mille et une prédictions qui se matérialisent. Parmi elles, un notable qui plongera dans le fumier et le curé qui traversera complètement nu le village. Mais comme elle annonce aussi la fin du monde pour cette localité, avec son lot de phénomènes apocalyptique («*les verbes exploseront dans la tête des gens*», «*les noyés courront les rues, sur le dos, la bouche ouverte, une livre de beurre sur leur poitrine et des allumettes plein les oreilles*», «*les fruits vont se changer en problèmes sans solution*»), le monde entier se tournera vers cette espèce de «Nathalie Simard locale», pour le plus grand plaisir des vendeurs de pommes et de chocolat Aero. Bien sûr, au-delà de l'anecdote, se profile ici une verte critique de notre société de consommation et des pouvoirs qui pèsent lourdement sur les êtres, mais surtout, à l'heure où la littérature de jeunesse s'enfonce souvent dans des récits qui se contentent de ne plus être sexistes, un dialogue d'égal à égal réussi avec les lecteurs de tous âges. □

Des révélations troublantes

L'ouvrage de Michel Muir vise à «révéler l'escroquerie intellectuelle» des «poéticailleurs» qui ont publié de 1968 à 1983 aux éditions Les Herbes Rouges. Il s'y emploie avec une férocité comme il est rarement donné d'en voir, quoiqu'on se dit que plusieurs ne l'auront manifestement pas volée. Les France Théoret, André Roy, Lucien Francoeur, François Charron et Claude Beausoleil sont accusés de bien des maux à l'aide d'une preuve accablante et solide. Sont dénoncés également les réseaux leur permettant d'amasser subventions, critiques louangeuses et prix littéraires, pour des productions qui tiennent parfois effectivement plus de la bouillabaisse ratée que du texte avant-gardiste. Il n'empêche que l'entreprise aurait peut-être mérité davantage de nuances, comme dans le chapitre sur Sylvie Gagné. De même, les pages où tout est ramené à une question d'idéologie satanique (présidée par «le Prince» lui-même) empêchant de «rétablir l'homme dans le courant divin» n'aideront pas le lecteur à prendre très au sérieux un essai pourtant bien amorcé. □

DAHAN, Andrée. — *Le printemps peut attendre*, Montréal, Quinze, 1985, 109 pages.

TANGUAY, Bernard. — *La petite menteuse et le ciel*, Montréal, Québec/Amérique, «Jeunesse/Romans», 1985, 162 pages.

MUIR, Michel. — *Poètes ou imposteurs?*, Montréal, Louise Courteau/éditrice, 1985, 176 pages.

On n'en meurt pas

Le roman «québécois» d'une dissidente russe au courage tranquille

par Serge Provencher

À l'époque où j'apprenais la langue russe pour lire dans le texte les chefs-d'œuvre des Tchekhov et des Dostoïevski finalement parcourus en français, le manuel que le professeur à la blonde tresse utilisait était un bijou dans le genre. Un peu comme dans le premier livre où j'avais appris l'anglais, on nous y racontait l'histoire d'un petit garçon et de sa charmante soeur. Ceux-ci nous invitaient à découvrir de chapitre en chapitre le monde dans lequel ils baignaient, en même temps que quelques mots nouveaux ou qu'une acrobatique règle de grammaire. Cette fois, en revanche, pas question d'admirer la splendide maison de campagne des parents de John et Mary. Nous allions pénétrer dans l'univers rempli de travail et d'ingénieurs de Anna Vassilievna et frerot Vania, à croire qu'il n'y avait que chez nous et au royaume de la petite Yvette que la perfection avait omis de s'installer.

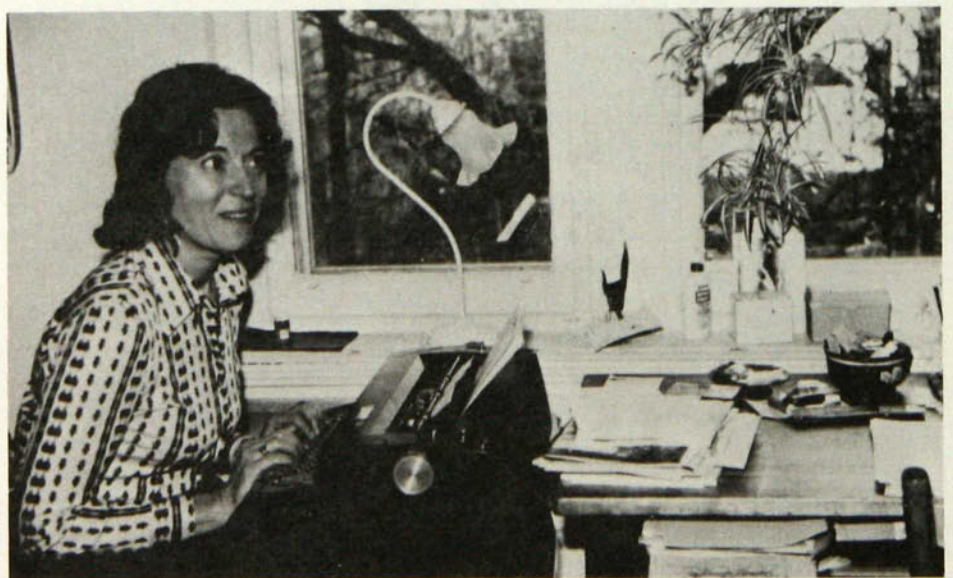
Bien sûr, dans les deux cas, j'avais en face de moi des paradis, ni plus ni moins, mais avec les différences qui s'imposaient. Or, si le spectacle de ma ruelle boueuse suffisait à lui seul pour enlever toute crédibilité à la version nord-américaine, la seconde s'avéra plus longtemps une énigme. En fait, c'est Soljenitsyne qui, avant son exil, eut finalement raison des espérances de l'adolescent naïf que j'étais: il n'y avait pas plus de paradis soviétique que de sentiments chez Staline. D'autres confirmèrent ensuite que le pays follement heureux de Anna Vassilievna était aussi imaginaire que le personnage en question, ce qui me fit désespérer à jamais de la politique.

À travers divers regards

Dans *On n'en meurt pas*, de Olga Boutenko, on trouve essentiellement quatre récits autobiographiques met-

tant en scène une femme de courage à diverses étapes de sa vie. Les regards seront donc ceux de la fillette, de l'amoureuse et de la mère, à travers des époques remontant à la guerre. Ils porteront sur des bribes d'existence où le poids des jours se fera souvent doublement lourd, en raison du système que l'on sait et dont n'aurait surtout pas parlé Anna Vassilievna. Le désir «de renaître» l'emportera cependant sur toutes les blessures inhérentes à ces liens s'enfonçant dans la chair, jusqu'à ce que sonne l'heure heureuse du départ pour «le reste du monde».

Cela dit, au début de la vie, c'est d'abord l'éclatement de la famille et l'esseulement insupportable, édictés dans les heures qui suivront le discours radiophonique de Molotov annonçant le conflit entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne nazie. L'intellectuel de père sera aussitôt interné dans un camp par ses compatriotes, et la mère expédiée dans des usines chaque fois plus loin-



Olga Boutenko prépare-t-elle un nouvel ouvrage? (Photo Jacques King)

taines. Leur enfant connaîtra pour longtemps la déchirure et l'ennui, dont on trouve une touchante description dans «Maman, ma fille chérie». Puis, un jour, après de longs mois d'impuissance et de désarroi, surgira soudain la fin officielle de l'hécatombe, et ce sera le début de retrouvailles tellement précieuses qu'elles rappelleront qu'il n'y a pas qu'en temps de guerre que la mort peut s'insinuer et faire mal.

«... l'anneau qui disparaît dans le sable»

Devenue femme, vient ensuite le temps des études et de l'amour pour cet être à la recherche de poésie et d'absolu. Elle se heurte dès lors à la rigidité sous toutes ses formes et à un métier qu'elle détestera toute sa vie. Et, au détour, surgit un adolescent qui se métamorphosera successivement en homme et mari, mais *«comme un anneau qui disparaît dans le sable»*. S'ensuivent enfin l'enfant bien-aimé et le sentiment de rattraper sa propre mère depuis longtemps décédée, sans parler du besoin d'élever sa progéniture de manière à ce *«qu'il y en ait au moins un qui oublie la peur»*.

Pour ce faire, *«je n'avais d'autre choix que de quitter l'Union Soviétique avec mon fils et de l'espoir»*, me confie dans un excellent français Olga Boutenko, *«même si je ne savais trop où aller ni comment se dérouleraient les choses»*. Elle aboutira au Québec après un crochet en Europe, avec l'intention de s'implanter pour de bon dans cette terre qui lui apparaît hospitalière. Pour elle, ici, tout n'est pas facile mais il n'y a au moins rien d'impossible, mis à part le fait qu'il ne faut pas de papiers tamponnés pour avoir le droit de respirer. *«Là-bas, j'étouffais sans bon sens et je songeais sans cesse à l'avenir de mon enfant»*, ajoute-t-elle, avec le sourire caractéristique de ces gens convaincus d'avoir agi pour le mieux.

«Les deux plus grands crimes au monde qui détruisent l'être humain ou, à tout le moins, son amour, sont d'a-



L'auteure dans l'agréable ambiance de sa demeure. (Photo Jacques King)

bord la restriction permanente de sa liberté», peut-on lire sous sa plume, *«puis l'indifférence envers ses désirs qui meurent sans s'être réalisés»*. Le favoritisme systématique et sa nuée de passe-droits lui puent aussi au nez, visiblement, d'autant plus qu'ils s'infiltrèrent même au sein des institutions hospitalières qu'elle sera amenée à connaître. Les pages sur celles-ci restent d'ailleurs empreintes d'une beauté saisissante quand flottent les odeurs de l'accouchement, de l'avortement, de la leucémie mais aussi de l'amitié, comme si l'on se retrouvait encore dans quelque oeuvre fondamentale comme *le pavillon des cancéreux* de Soljenitsyne.

Féministes, les femmes soviétiques?

Féministe? *«À dire vrai, pas vraiment»*, de répondre Olga Boutenko. *«C'est que le problème ne se pose pas du tout dans ces termes en Russie. Certes, il y a bien certaines femmes qui revendiquent des droits dont elles sont privées effrontément. Seulement, ils ne correspondent aucunement à ceux au nom desquels des luttes se mènent*

ici. Les enjeux sont même à l'opposé de ces derniers, puisque ce qu'on voudrait voir reconnu demeure un statut spécial pour la femme traitée en homme. Choisir d'élever ses enfants à temps plein demeure par exemple interdit parce que ce sera autant de temps arraché à l'emploi». D'où la surprise qui s'empare d'elle au moment où elle débarque en sol québécois.

En vérité, il faudrait des pages et des pages pour rendre compte des propos qu'elle me tient par un matin ensoleillé, et de ce livre qu'elle avait besoin de faire. *«Les souches du passé»* se dressaient dans son esprit et il lui fallait en pénétrer le sens. Le résultat reste en tout cas chargé de sensibilité et de finesse, s'ajoutant à une retenue respectueuse du lecteur, dans une écriture personnelle et extrêmement bien servie par un éditeur perfectionniste et la traduction de Carole Noël. En somme, un ouvrage à lire et à relire, ne serait-ce que parce que *«ce sont les témoins qui rendent les miracles impossibles»*.

BOUTENKO, Olga. — *On n'en meurt pas*, Québec, Editions, du Beffroi, 1985, 209 pages.



Présence de la Bibliothèque nationale du Québec au Salon du livre de Montréal. (Photo Jacques King)

nouvelles brèves

La Bibliothèque et

Fleury Mesplet au Salon du livre de Montréal

L'exposition sur la production imprimée de Fleury Mesplet avait déjà été vue à l'intérieur des murs de la Bibliothèque nationale du Québec. Pourquoi alors ne pas montrer au plus grand nombre possible de Montréalais les premiers livres imprimés à Montréal, leur ville? Une occasion en or s'est offerte lors de la tenue du Salon du livre de Montréal, à la Place Bonaventure, du 21 au 26 novembre 1985.

Certes, Fleury Mesplet était un personnage de notre histoire ignoré de la

quasi-totalité de nos concitoyens. Il ne l'est plus! L'exposition que la Bibliothèque nationale du Québec avait préparée pour célébrer le 200^e anniversaire de la naissance de *The Gazette* et en même temps souligner le travail de ce pionnier du monde du livre à Montréal, a trouvé une place toute naturelle au milieu des plus récentes parutions en montre (et en vente) au Salon du livre de Montréal. Le kiosque qu'occupait la Bibliothèque a permis aux milliers de visiteurs du Salon de voir

une quarantaine de documents (livres, almanachs, calendriers, publicités) imprimés à Montréal entre 1776 et 1794. De voir, certes, mais aussi d'exciter la curiosité, de susciter chez les bibliophiles un intérêt certain quand ce n'était pas la convoitise d'ajouter à une collection personnelle un ouvrage rare et intéressant.

L'exposition elle-même était complétée par des notes biographiques, des éléments d'information sur la ville de Montréal de l'époque, ainsi que des critiques de l'oeuvre de Mesplet. Le buste, aimablement prêté par *The Gazette*, dominait l'exposition. Pour la circonstance, la Bibliothèque de la ville de Montréal avait prêté un imprimé original du maître-imprimeur qui ne figure pas à l'inventaire de la Bibliothèque nationale du Québec.

La popularité de l'exposition qu'a présentée la Bibliothèque nationale du Québec tient à la simultanéité des événements (lancement de l'ouvrage sur Fleury Mesplet, rédigé par Monsieur Jean-Paul de Lagrave et édité chez Patenaude Éditeur) autant qu'à l'intérêt que porte, aux choses extraordinaires, le grand public.



René Caron et Yvon Leroux, comédiens qui ont tenu respectivement les rôles de Thodore Bouchonneau et de Bidou dans *Les Belles histoires des Pays d'en Haut*. (Photo Yvan Morier)



son rayonnement

par Denis Roy

Un homme et sa passion: Claude-Henri Grignon

Un homme et son péché! ces mots résonnent encore dans les oreilles d'un grand nombre de Québécois. Réminiscence de la voix anonyme et solennelle de la radio, images se succédant en cascade, en noir puis en couleurs. Donald, le père Ovide, le quêteux, mais surtout Séraphin... Une voix! Un personnage! Un mythe!

Et derrière tout cela se cache un auteur, Claude-Henri Grignon, le lion du Nord! Journaliste d'abord, propagandiste au Département de la colonisation, membre de l'École littéraire de Montréal, romancier, pamphlétaire, maire, scénariste, Grignon a été tout cela à la fois ou successivement au cours des années. Originaire de Sainte-Adèle dans les Laurentides, au nord de Montréal, Grignon n'aura de cesse de célébrer les valeurs traditionnelles et le terroir de 1933, date de la première parution de son célèbre roman, jusqu'en 1970 où nos écrans de télévision diffusèrent les dernières émissions des «Belles histoires des Pays d'en Haut».

La Bibliothèque nationale du Québec a présenté l'exposition «Un homme et sa passion: Claude-Henri Grignon», du 29 octobre au 21 décembre 1985. Les visiteurs ont ainsi eu l'occasion de découvrir ou de se remémorer, à travers des photographies d'époque et les textes manuscrits, les

personnages qui gravitaient autour du couple légendaire de Séraphin et Donald. Ils ont pu, par la même occasion explorer les multiples facettes des talents d'écrivain de Claude-Henri Grignon, tout en prenant connaissance des différentes étapes de sa vie.

Cette exposition a permis à la Bibliothèque nationale du Québec de mettre en valeur le fonds manuscrit de Claude-Henri Grignon dont elle s'est récemment portée acquéreur. Elle a aussi permis de publiciser une de ses

publications: *Le répertoire numérique du fonds Claude-Henri Grignon*. □

*Répertoire
numérique
du fonds
Claude-Henri Grignon*



France Ouellet, auteure du *Répertoire numérique du fonds Claude-Henri Grignon* s'entretient avec Claire Grignon. (Photo Jacques King)

LA LITTÉRATURE CONTRE ELLE-MÊME

Préface de
MILAN KUNDERA



BORÉAL EXPRESS

Collection
PAPERS
CROQUIS

*La littérature
contre elle-même*

À la recherche de vérités dépouillées à travers la lecture de divers auteurs

par *Pierre Vadeboncoeur*

Le scepticisme est un des chemins de la vérité inaccessible, comme la croyance en est un autre. Si j'hésitais à penser que le doute radical et la foi puissent se donner la main, une main également modeste, j'imagine que Simone Weil me ferait la leçon. Elle respectait toute pensée orientée de quelque manière selon la vérité. Son exemple en cela témoigne d'une parfaite rigueur. Une chose caractérise peut-être plus que tout Simone Weil: l'impartialité devant toute rectitude. Elle aurait lu François Ricard, je suppose, selon ce même esprit. Elle n'aurait pas nié ni polémique. Il est probable qu'elle aurait ça et là admiré. Mais c'est dire ici que le scepticisme de Ricard n'est pas une blague.

Il est curieux de voir comment celui-ci s'est reconverti aux lettres et à l'histoire après les avoir purgées des illusions pour lesquelles il y avait cru d'abord, notamment l'espoir d'y trouver des sortes de vérités dernières. Il n'y cherchera plus que des vérités plus proches, ou, en tout cas, des vérités dépouillées, dures, non flattées, peut-être désespérantes. L'abandon net et déterminé de son espoir initial et juvénile fait en lui non pas un vide mais le plein des raisons nouvelles pour lesquelles il retourne à ces arts avec un désir qui, à l'entendre, ne cessera plus. Ce sont des raisons tout à l'opposé des autres. Elles sont d'un complet agnosticisme et d'un esprit tout terrestre, méditerranéen. Cependant, le Midi, dans ce cas, n'est pas trop léger ni trop joyeux, malgré l'apologie de la légèreté et de la liberté reconquises. L'auteur, libéré par le doute et par l'accès à un univers débarrassé d'un certain nombre d'illusions, ne passe pas d'emblée à une plénitude et il s'attarde au contraire étrangement à l'acte par lequel il se détache ironiquement de ce qu'il quitte. Ricard revient constamment et avec insistance sur ce refus. Il s'agit d'ailleurs de bien des choses, et non pas seulement de religion ou de ce qui s'y apparente. Peut-on se convertir à ne pas croire? Bien sûr, mais — à ce qu'il semble — pas avec la première

insouciance. C'est pourquoi l'on cherche un peu la Méditerranée chez Ricard, sans la trouver vraiment. Il est plutôt un homme du Nord descendu dans le Midi.

Récupérer la subversion

C'est son intelligence qui fait tout ce travail subversif. Dans n'importe quel livre ou auteur dont il rend compte, il repère, par un retournement perspicace des apparences, une subversion plus ou moins cachée. C'est ainsi qu'il dira à peu près ceci (p. 24): qu'une lecture superficielle de Kundera pourrait faire prendre ses romans ou nouvelles pour de simples histoires intéressantes, sans plus, mais qu'une telle lecture, superficielle, empêcherait justement de découvrir l'essentielle superficialité que l'oeuvre du Tchèque — avec profondeur! — une superficialité en quelque sorte métaphysique! — impute à l'univers, au seul univers qui puisse réellement selon ce romancier concerner la race humaine, en définitive. Dans le livre de Ricard, il y a cent exemples de cette acuité intellectuelle, de ce lumineux emploi du paradoxe.

Mais cette acuité n'est pas seulement analytique et critique. Elle est créatrice. *La Littérature contre elle-même* est-il un livre de critique littéraire? Aussi excellemment que secondairement, à mon avis. Ricard, au premier chef, ne propose pas des livres mais une lecture. Il analyse moins ce qu'il examine, qu'il n'applique un fort modèle d'après lequel il l'analyse. Ce modèle est le sien propre. La personnalité qu'il prête à tel ou tel auteur, c'est d'abord à lui-même qu'elle appartient. Comme il en relève objectivement la réalité chez son sujet, cette superposition, ce calque, cette preuve originale, ou originelle, cette épreuve d'après un autre, sont très efficaces, à la fois pour mettre en relief ce qui est de l'écrivain visé et ce qui est du critique lui-même. Mais ce critique, dès lors, n'en est plus un seulement; il est bien plutôt auteur à part entière et premier sujet du livre qu'il écrit. On peut

faire le test et je l'ai fait pour ma part: quel que soit l'auteur qu'il étudie et qu'on peut fort bien ne pas connaître du tout, le texte de Ricard garde par lui-même tout son intérêt.

Quand l'un répercute l'autre

Corneille commenté par Péguy, c'est autant Péguy que Corneille, ou l'inverse, on ne sait plus; ou plutôt, ce que l'on sait, c'est qu'une étude de Péguy sur Corneille a pour effet d'offrir, comme produit, à la fois un Corneille et un Péguy magnifiés comme ils doivent l'être pour apparaître simplement comme ils sont, des merveilles l'un et l'autre malgré tous les défauts du monde. La poésie de Corneille n'est pas diminuée par la prose de Péguy; celle-ci la répercute, la fait donner, tout à fait à la hauteur de ce que cette poésie prodigue à l'origine. Inversement, Péguy, en écrivant sur Corneille ne subit aucune déperdition en se subordonnant de la sorte, mais, bien au contraire, il s'augmente de ce qu'il est déjà en exprimant, à travers Corneille, par la dimension cornélienne, un Péguy encore insuffisamment exploré et qu'il complète en s'annexant ce territoire inattendu. Ce que Péguy accorde à Corneille, il se l'accorde aussi du même coup. Dans ce curieux métabolisme, l'un et l'autre reçoivent autant qu'ils distribuent, et à juste titre dans les deux cas.

De la même façon, François Ricard, en se faisant l'essayiste explicite et clair de la pensée implicite et plus ou moins énigmatique de quelques romanciers, tient un discours non pas secondaire mais d'origine, grâce auquel ces auteurs reçoivent ce qu'il leur donne, et ce qu'il leur donne, c'est leur bien propre. Mais il reçoit d'eux aussi son propre bien, et de manière équivalente.

Découvrir, c'est créer

Ce qui intéresse, chez Ricard, c'est son pouvoir créateur, qui fait que son livre est aussi une série de découvertes

sur les livres comme sur les écrivains. Découvrir, c'est créer. Des idées qui n'existaient pas surgissent et elles jettent sur leur objet par où elles ont été trouvées, la lumière vive de leur nouveauté.

L'intérêt de relire, en recueil, des textes de critique que nous lisons auparavant un à un et au fur et à mesure de leur publication, c'est que l'ensemble qui résulte fait accéder ces textes à une plus large signification, et alors c'est le message qui change, et qui change simplement parce qu'il fait apparition, grâce à l'éclairage général d'une matière jusque-là fragmentaire. Pour la première fois, le lecteur se rend nettement compte que l'auteur tient par lui-même un langage antérieur à celui des écrivains qu'il étudie. La surprise vient alors de la constatation d'une métamorphose: c'est avec un certain étonnement qu'on se rend soudain pleinement compte que cet auteur, qui se cachait là dans une fonction apparemment secondaire, exprime des idées importantes dont il est, parmi ces romanciers divers, dans ce qu'il écrit d'eux, un porteur premier si authentique qu'il peut éclairer d'un seul faisceau leurs communes réalités par-delà leurs différences tout aussi déterminantes. Dans son livre, ce discours d'auteur passe avant et devant tout. C'est pourquoi, dans *La Littérature contre elle-même*, nous-mêmes, lecteurs, qui avons entrepris avec Ricard une étude objective, nous voilà insensiblement versés dans la subjectivité d'une littérature de premier degré, et c'est la sienne. Le premier auteur à étudier, dans son livre, devient ainsi Ricard lui-même. On se prend alors à regretter que les écrivains dont il parle tendent, malgré eux et par leur situation traditionnelle dans un pareil ouvrage, à retarder un peu l'idée qu'on peut se faire de celui-ci à cet égard.

Un maître de lucidité

François Ricard, dans nos lettres, devient de plus en plus un maître de

la lucidité, et la revue *Liberté*, qu'il dirige, reflète le don qu'il a d'être pénétrant et clair, à l'encontre des nombreux fumismes qui sévissent dans notre milieu à cause d'une sorte de négligence, d'approximatisme ou d'inculture largement répandus.

J'appliquerais volontiers à Ricard ces mots dont il veut caractériser *Histoires de déserteurs*, d'André Major: «... le fruit d'un long combat contre le lyrisme, et l'entrée dans un territoire entièrement nouveau de l'imagination, que je nommerais, faute d'un terme plus précis, le territoire de «l'extase prosaïque», voulant dire par là que l'imagination s'y fait non plus recherche d'harmonie, quête du Sens ou projection du désir, mais plutôt l'inverse, c'est-à-dire déconstruction du Sens, révélation de la discordance, exploration de l'inassouvissement.» (p. 59).

On ne saurait être plus éloigné de ce que je suis moi-même et néanmoins, j'ignore pourquoi, j'accompagne le cheminement de Ricard comme si c'était le mien et avec un consentement presque aussi entier — je dirais même avec une égale sensibilité pour ce qu'il trouve et fait valoir. D'un point qui est peut-être à peu près le mien, il regarde vers le Chaos, la non-transcendance, «la non-nécessité du monde, avec lequel tout commerce ne saurait désormais s'établir que sous le signe du jeu, de la dérision (...)», p. 35. Je regarde pour ma part vers la Splendeur et la Personnalité. Mais je sens que ces deux regards sont ouverts à tout ce qui pourrait les détromper. Ces deux regards attendent. □

¹ RICARD, François. — *La littérature contre elle-même, essais de critique littéraire*, Boréal Express, 1985.

Fleury Mesplet: Ressusciter pour demeurer

par *Lily Robert*



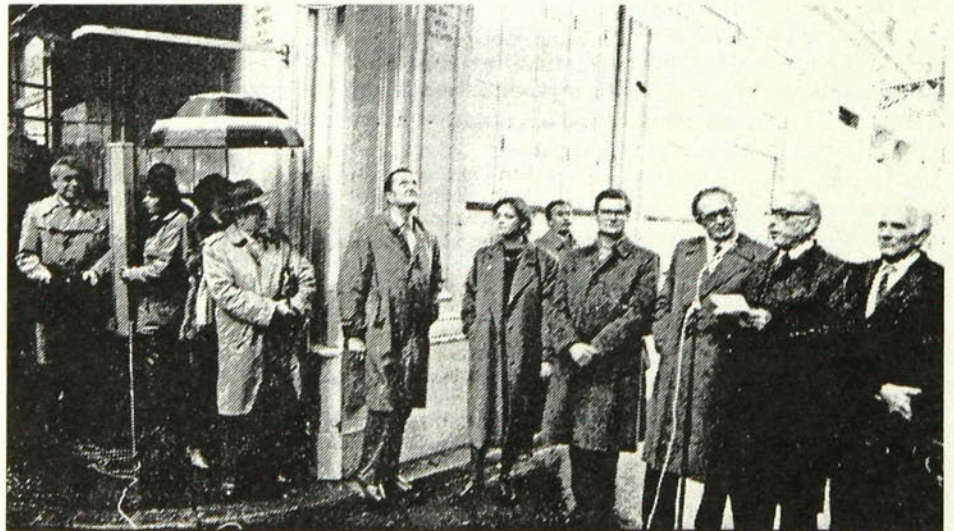
Après deux cents ans de noirceur et de censure, Fleury Mesplet réintègre enfin la place qu'il lui revient dans l'Histoire des luttes pour nos libertés. D'un bout à l'autre de l'océan, de Lyon à Montréal, on lui rend hommage. En décembre 1985, la Ville de Lyon inaugurait une plaque commémorant l'action de Fleury Mesplet alors qu'à Montréal, quelques jours plus tard, un groupe du Comité Mesplet effectuait la première visite officielle au nouveau Parc Fleury Mesplet.

L'élément déclencheur a été sans contredit la sortie du livre de l'histo-

seur des droits humains et diffuseur de l'idéal voltairien au Québec.

La création du Comité Fleury Mesplet a également contribué à faire connaître la vie et l'oeuvre du premier imprimeur-libraire en organisant la célébration du bicentenaire de l'information à Montréal (1785-1985). Appuyé d'une cinquantaine d'organismes de tous les milieux, le comité s'est avéré extrêmement actif et présent sous la présidence de J.-Z.-Léon Patenaude.

En moins d'un an, deux expositions d'envergure ont été montées: l'une, au Château Ramezay; l'autre, à la Bibliothèque nationale du Québec de



«Malgré la pluie incessante, Paul Scherrer et Paul Henry, présidents de la Société d'histoire Lyon Presqu'île, inauguraient, sous la présidence du sénateur-maire de Lyon, Francisque Collomb, une plaque commémorant l'action de Fleury Mesplet, apposée, pour la circonstance sur la palissade entourant le chantier de l'hôtel Horace Cardon, à l'angle des rues Mercière et Ferrandière.» (Tiré de *Lyon-Matin*, 10 décembre 1985)

rien Jean-Paul de Lagrave, *Fleury Mesplet (1734-1794) imprimeur, éditeur, libraire, journaliste*. Cet ouvrage relate la complicité pernicieuse qui existait entre le pouvoir britannique et certains dirigeants ecclésiastiques, mais c'est surtout un livre qui réhabilite Fleury Mesplet en tant que défen-

même qu'à son stand au Salon du Livre de Montréal. Pour la première fois, la population pouvait admirer toute la production imprimée de Fleury Mesplet. Aussi, la gent montréalaise a pu assister aux conférences de M. de Lagrave données dans différents cercles philosophiques et historiques



Lyon a rendu hommage à Fleury Mesplet, à l'instar de Montréal. Le principal organisateur lyonnais de la commémoration a été Paul Scherrer (ci-haut), président du Centre Presqu'île et chevalier de l'Ordre national du Mérite. Plusieurs personnalités ont appuyé son action dont le maire de Lyon et président de la Communauté urbaine, le sénateur Francisque Collomb. (Photo Centre Presqu'île, n° 11 — 1985)

de Montréal. Un buste de Fleury Mesplet, commandé par le journal *The Gazette*, a été réalisé par le sculpteur Ro-

bert Taylor, à partir du portrait peint par François Malepart de Beaucourt qui orne également l'affiche officielle du bicentenaire tirée à plus de 1 300 exemplaires. Le lancement du livre eut lieu au Salon du Livre de Montréal (novembre 1985) favorisant ainsi l'accessibilité de l'oeuvre qui fit l'objet d'une quarantaine d'articles dans divers médias lyonnais et montréalais.

L'année du bicentenaire devait se clôturer par deux grandes manifestations: l'inauguration simultanée de la plaque et du parc «Fleury Mesplet». La Ville de Lyon tint ses engagements en organisant une cérémonie officielle à l'hôtel de ville. La chargée des relations publiques de l'Ambassade du Canada, Mme Hélène Halatcheff, était l'unique représentante canadienne. La Ville de Montréal, pour sa part, reporta l'inauguration du parc au printemps '86.

Même si l'année du bicentenaire de l'information à Montréal est officiellement terminée, la population du Québec ne peut qu'espérer que des projets tels que le réveil d'une académie de Montréal, que l'émission d'un timbre officiel et que la fondation d'un musée de l'imprimerie puissent se réaliser afin de poursuivre l'oeuvre de Mesplet, l'homme aux actions et pensées de Liberté. □



FLEURY MESPLET



Bicentenaire de la presse
d'information à Montréal
1785-1985

JEAN-PAUL
DE LA GRAVE

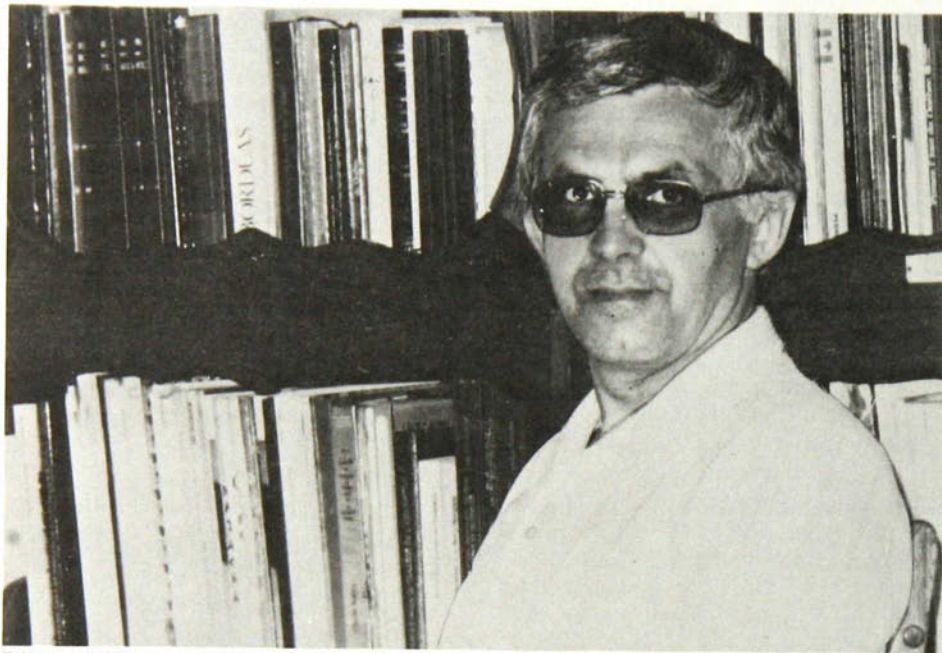


FLEURY
MESPLET
(1734-1794)

IMPRIMEUR, ÉDITEUR,
LIBRAIRE, JOURNALISTE

PATENAUDE ÉDITEUR

La vie et l'oeuvre de Fleury Mesplet (1734-1794) constituent un chapitre capital de l'histoire des libertés au Canada français. Premier imprimeur-libraire de Montréal, Mesplet y éditera aussi les premiers journaux soit la *Gazette littéraire* (1778-1779) et la *Gazette de Montréal* (1785-1794). Membre d'une famille où l'on était imprimeur de père en fils, il recevra sa formation à Lyon. Ami de Benjamin Franklin et disciple de Voltaire, c'est à titre d'imprimeur des Fils de la Liberté qu'il pénètre à Montréal en 1776. Un travail prométhéen — la diffusion des Lumières — attendra Mesplet. Rien, pas même un long et rigoureux emprisonnement, ne détournera l'imprimeur des combats qu'il livrera, entre autres, pour une presse libre et l'instruction publique, fondements du respect des droits humains aux yeux des Philosophes du XVIII^e siècle, de Montesquieu à Condorcet.



Réjean Olivier, bibliographe et bibliophile. (Photo Christian Rouleau)

À découvrir

Une bibliothèque personnelle

par *Daniel Tessier*

Origines des collections

La constitution d'une bibliothèque personnelle peut parfois, par sa richesse et son importance, devenir d'intérêt public. Celle de Réjean Olivier, de Joliette, mérite sûrement ce qualificatif.

Monsieur Réjean Olivier travaille depuis vingt ans comme bibliothécaire au Collège de l'Assomption, à L'Assomption. Sont-ce les murs de ce collège, le sixième plus ancien fondé au Québec, l'influence du journaliste Marcel Hamel, du collectionneur Lawrence M. Lande ou du Père Médard Laroche, C.S.V. qui l'ont orienté et guidé dans cette direction bien particulière de la bibliothéconomie et de la bibliophilie? Depuis ses débuts dans cette profession, toutes ses énergies furent consacrées à la sauvegarde du patrimoine écrit. Ainsi, dans ses temps libres, il a réussi à constituer une bibliothèque personnelle impressionnante, non seulement par la qualité des documents qui y sont réunis, mais aussi par la rareté des éditions qu'on y retrouve.

Cette bibliothèque s'est élaborée grâce à des acquisitions chez plusieurs curés de la région, lors d'encans, auprès de plusieurs congrégations de la région ainsi que chez les Franciscains de Montréal et de Québec, à l'Évêché de Joliette, chez Louis Grypnich, relieur d'art, et plusieurs autres collectionneurs.

L'une des collections importantes est celle de Philippe Boucher (1665-1721), fils de l'illustre Pierre Boucher, curé de Saint-Joseph-de-Lévis, et frère de Nicolas Boucher, également propriétaire d'une bibliothèque imposante; il s'agit en fait de la bibliothèque de ce curé qui avait continué sur les traces de son père comme bibliophile. De cette bibliothèque de cinq cents (500) volumes, Réjean Olivier en possède dix-huit (18) dont il a publié un catalogue détaillé.

D'ailleurs, les livres relatifs à la Nouvelle-France sont nombreux. Ain-

si, la Bibliothèque nationale du Canada fut, il y a quelques années, particulièrement intéressée par l'*Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (6 vol.) de Pierre François Xavier de Charlevoix de 1744, la *Vie de soeur Bourgeois* (2 vol.) d'Étienne Michel Faillon, P.S.S. de 1853, et le *Manuscrit venu de Ste-Hélène, d'une manière inconnue* de Jacob Frédéric Lullin de Chateaufieux de 1818, ainsi que plusieurs ouvrages parus chez Debartzch et d'autres éditeurs anciens.

Relativement à la région, la bibliothèque de Réjean Olivier contient la collection presque complète des ouvrages sur Joliette et L'Assomption ainsi que ceux publiés dans la région de Lanaudière. Mentionnons, par exemple, une série imposante de documents concernant le polygraphe Frédéric-Alexandre Baillargé (1854-1928). Rappelons que celui-ci enseigna au Séminaire de Joliette, dirigea une imprimerie au même endroit et s'intéressa aux arts et aux lettres en général; on le connaît également comme un des Ultramontains qui attaqua Louis Fréchette. Au plan scientifique, il faut voir cette collection sur la région comme l'un des aspects les plus intéressants pour les chercheurs. L'histoire de l'imprimé, par exemple, pourrait facilement s'ébaucher par l'étude de celle-ci.

La bibliothèque de Réjean Olivier renferme également une collection d'anciens manuels scolaires dans toutes les disciplines, dont certains sont les premiers utilisés ou imprimés au Canada. Encore là, pour les historiens qui se penchent sur les premières heures de l'éducation, cette collection est riche en éléments très intéressants. Citons notamment, de Joseph François Perrault, *Questions et réponses sur le droit civil du Bas-Canada* de 1810, le premier manuel pour l'enseignement de la philosophie au Québec, de Jérôme Demers, *Institutiones philosophicae ad usum studiosae juventutis* de 1835 et le premier manuel de physique, de Joseph Édouard Cauchon, *Notions élémentaires de physique, avec planches à l'usage des mai-*

sons d'éducation de 1841. La bibliothèque compte une centaine de documents dans cette veine.

Elle contient aussi plusieurs incunables québécois dont la *Confrérie de l'adoration perpétuelle du saint sacrement et de la bonne mort*, de 1776 et les *Mandements de Mgr l'Évêque de Québec* de 1791 et 1793 sont parmi les plus anciens.

Des acquisitions de valeur provenant d'Europe...

D'Europe, la bibliothèque renferme également plusieurs beaux livres rares. Ainsi les *Relations* de Jacques Cartier publiées chez Tross en 1863, 1865 et 1867; les *Voyages* du baron Louis Armand de Lom d'Arce Lahontan publiés chez Boeteman en 1704 ou chez François l'Honoré en 1741; plus près de nous, les *Voyages* de Sir Alexander Mackenzie publiés en 1802 chez Dantu; l'*Histoire du Canada* et *Le grand voyage du pays des Hurons* de Gabriel Sagard-Théodat chez Tross en 1865, constituent d'intéressants exemples, tout comme l'*Histoire chronologique de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot de 1866 chez Tross ou celle de Sixte Le Tac tirée à seulement trois cents (300) exemplaires numérotés en 1888 chez Fischbacher. Enfin, il faudrait citer l'*Histoire de l'Amérique septentrionale* de Claude Charles Le Roy Bacqueville de la Potherie publiée chez Nyon en 1722 et 1753.

et des rééditions inestimables

À ces aspects importants de la bibliothèque de Réjean Olivier s'ajoutent quelques documents qu'on doit à Monsieur Olivier lui-même pour la plupart publiés dans sa propre maison nommée Édition privée. D'abord quelques rééditions importantes dans la collection Oeuvres bibliophiliques de Lanaudière qui compte déjà quinze (15) titres: *La bourse et la vie* du curé-colonisateur Stanislas Provost de 1883, le *Recensement du comté de L'Assomption* de Jean-Baptiste Meilleur de 1831, le *Guide de L'Assomp-*

tion de J.-Zébedée Martel en 1883 et plusieurs autres titres qui couvrent les comtés de Joliette, L'Assomption, Montcalm et Berthier. De plus, il faut mentionner plusieurs bibliographies et instruments de travail dont une bibliographie importante sur la région: *Bibliographie joliettaise* et deux autres sur les anciens manuels scolaires utilisés au Collège de L'Assomption depuis sa fondation jusqu'au début du vingtième siècle. Comme la plupart de ces publications ont eu un tirage limité, leur conservation dans la bibliothèque Olivier est digne de mention.

Monsieur Olivier a constitué un catalogue de cette imposante bibliothèque. Grâce à sa formation et à son expérience, les normes bibliographiques sont bien respectées. Malheureusement, il n'existe pas d'index, ce qui en rendrait la consultation plus aisée et mettrait en valeur les richesses de celle-ci. Quant à l'aspect matériel de la conservation de ces documents, précisons que la très grande majorité sont dans un excellent état, parfois sous une reliure de luxe, mais que les lieux où ils sont entreposés ne sont pas des plus adéquats.

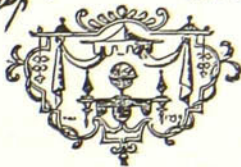
Par la rareté de plusieurs documents qu'elle contient ainsi que par l'intérêt des titres, pensons aux manuels scolaires et à la collection sur la région de Lanaudière, la bibliothèque de Réjean Olivier est vraiment renommée. Ce que n'ont pas hésité, d'ailleurs, à reconnaître plusieurs institutions comme la Bibliothèque nationale du Canada et celle du Québec, celles des universités de Montréal, McGill, Laval et Sherbrooke, au Québec, Western et Guelph en Ontario ainsi que plusieurs universités américaines. □

OLIVIER, Réjean. — *Catalogue de laurentiana, de canadiana et de livres anciens de la famille Olivier, répertoriant 12 000 volumes et 120 collections de périodiques, pour la plupart du Québec.* — Joliette, Édition privée, 1981. 3 vol., fac-sim., 22,5 × 29 cm. Vol. 1: 432 p., vol. 2: 206 p., vol. 3: 77 p. ISBN: 2-920249-00-2 / Reliés: simili-cuir: 200 \$, cuir véritable (marocain rouge): 275 \$ (Adresse de l'éditeur: 211, rue Saint-Barthélemy nord, Joliette, Québec, J6E 5N4)

Suite aux recherches relatives à la bibliographie de la région de Lanaudière, parrainée par l'Institut québécois de la recherche sur la culture, la recension de la bibliothèque particulière de Réjean Olivier par Daniel Tessier est apparue plus que pertinente. Historien de formation, ce dernier considère cette bibliothèque comme un élément important du patrimoine écrit de la région.

prix 6/6 vol-

ŒUVRES
Catal. DE J. L. Borgia
M. BOILEAU
DESPREAU.
TOME SECONDE.
Un crisp - an. 1803-



A PARIS, RUE S. JACQUES;
Chez { DAVID l'aîné, Libraire, à la Plume d'Or.
DURAND, Libraire, à S. Landry & au Griffon.

M. DCC. XLV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Éditions de 1745 des oeuvres de Boileau (tome second) de la collection R. Olivier.

OECONOMIE
GENERALE
DE
LA CAMPAGNE.
O U
NOUVELLE
MAISON RUSTIQUE
Par le Sieur LOUIS LIGER, d'Auxerre.
TOME SECONDE.



A PARIS
Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, au sixième Pilier
de la Grand'Salle, vis-à-vis la Montée de la Cour
des Aydes, à la Bonne-Foi couronnée.
M. DCC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Ouvrage provenant de la collection Philippe Boucher. Ex-libris, 1716. Collection R. Olivier.

Suzanne Paradis, l'écriture à venir

par Pierre Filion

L'oeuvre de Suzanne Paradis est considérable, tant par l'ampleur de sa production que par l'originalité de l'univers qu'elle véhicule. Entre son premier recueil de poèmes, publié à Québec chez Garneau en 1959, et son dernier récit-témoignage paru à l'automne 84 chez Leméac, *Un aigle dans la basse-cour*, il y a vingt-cinq ans de vie consacrée entièrement à l'acte d'écrire. 25 ans, 25 titres, l'oeuvre s'impose. Suzanne Paradis est de ces écrivains qui, de gré ou de force, donnent leur vie à l'écriture.

Cette présentation de l'oeuvre de Suzanne Paradis ne se veut pas critique. Au contraire elle se veut compréhensive du geste d'écrire chez elle, à travers une lecture presque complète de l'oeuvre. Les critiques en ont déjà analysé la portée, les thèmes, le cheminement; certains en ont salué la vigueur: Réginald Martel avait fait de *Miss Charlie* le roman de l'année 1979, et sans doute n'avait-il pas tort. De même *Un aigle dans la basse-cour* se mérite-t-il actuellement un accueil tout à fait chaleureux, compte tenu du registre particulier de son écriture.

Double rythmique

L'oeuvre a essentiellement deux volets: un souffle poétique, premier semble-t-il dans sa démarche, qui comprend une première suite réunie en 78 sous le titre *Poèmes 1958, 1960, 1961*, puis la *Malebête* (1963), *Pour les enfants des morts* (1965), *Le Visage offensé* (1966), *L'Oeuvre de pierre* (1968), *Pour voir les plectrophanes naître* (1970), *Il y eut un matin* (1972), *La Voie sauvage* (1973), *Noir sur sang* (1976), *Les Chevaux de verre* (1979), *Un goût de sel* (1983). Le deuxième volet appartient au souffle romanesque (romans, contes, nouvelles) qui accompagne en contrepoint la veine poétique. Dès 1960, ce sera *Les Hauts cris*, puis *Il ne faut pas sauver les hommes* (1961), *François-les-Oiseaux* (1967), *Les Cormorans* (1968), *Emmanuelle en noir* (1971), *Quand la terre était toujours jeune* (1974), *L'Été sera*

chaud (1975), *Un portrait de Jeanne Joron* (1977), *Miss Charlie* (1977), *Les Ferdinand* (1984). En 1966, un essai sur la femme dans les romans québécois, *Femme fictive, femme réelle*; en 1977, une lecture, *Adrienne Choquette lue par Suzanne Paradis*. Et en 84, ce récit vérité, bouleversant, dans lequel Suzanne Paradis prête sa plume au témoignage d'un adolescent, *Un aigle dans la basse-cour*.

Cette liste non exhaustive, qui omet beaucoup de collaborations journalistiques et radiophoniques, montre bien la double rythmique de cette écriture, tantôt dans une mise en forme poétique — versifiée et très stricte au début, héritée des symbolistes, libre et plus ouverte maintenant — puis dans une aventure en prose. Dans un entretien qu'elle accordait à Jean Royer en février 80, elle percevait ainsi sa démarche:

«Si l'écriture du roman est sensuelle, celle de la poésie est spirituelle.»

Il y a peu d'écrivains ici qui ont une production aussi partagée, maintenant entre ces deux registres des exigences méritoires, consacrant autant de temps et d'énergie, de mobilisation, à écrire les recueils et les romans.

Il faut bien considérer que l'aventure poétique de Suzanne Paradis est première dans son oeuvre. «Plus je vais embarquer dans une sorte de maturité, confiait-elle à Jean Royer, plus je vais écrire de la poésie. C'est là que je mène ma véritable bataille. C'est là que j'éclucide certaines choses que je ne pourrais pas dire en prose. L'écriture de la poésie me paraît aller plus loin. Elle veut être une clarté pour l'esprit.»

Même si très tôt l'écriture romanesque accompagne la production poétique, il est très perceptible que l'énergie créatrice se nourrit davantage de la démarche poétique que de l'itinéraire du réel romanesque. Non pas que seul l'essentiel de ses thèmes s'y trouve, mais l'absolu des thèmes, leur lumière



Suzanne Paradis. (Photo Kéro)

Suzanne Paradis

Miss Charlie

roman

LEMÉAC

profonde et essentielle.

D'autant qu'il y a chez Suzanne Paradis une totale adhésion d'elle-même à son écriture. Le geste d'écrire de cet écrivain constitue sa respiration, la meilleure part d'elle-même. L'adéquation est parfaite, consentie, assumée. Les propos de plusieurs entrevues convergent vers cet absolu. «*Si je cesse d'écrire, disait-elle à Jean Royer en 1980, je cesse de vivre. J'ai commencé avec l'écriture et je vais arrêter avec elle.*»

UN AIGLE DANS LA BASSE-COUR



SUZANNE PARADIS

LEMÉAC

Dans le texte de présentation figurant au début du recueil des *Poèmes 1959-1969-1961*, — texte que l'auteur ou l'éditeur ont appelé «Dédicace» et qui tient plutôt de l'épître dédicatoire — Suzanne Paradis se situe en perspective par rapport à son oeuvre déjà faite. Elle entreprend en 78 de republier des premiers poèmes, et le mouvement sera suivi par la reprise chez Leméac des premiers récits; ainsi paraîtront, en 79, le conte *Il ne faut pas sauver les hommes*, dont la première édition remonte à 1961, et en 81 *Les Hauts cris*, paru en 1960, repris en 70 dans une deuxième édition moins retouchée que la troisième. Cette «dédicace» donc permet de lire Suzanne Paradis confrontée à son oeuvre, à «*ce passé de l'oeuvre qui n'a jamais été et ne pouvait être qu'un point d'appui pour atteindre un jour à l'expression du monde et de soi.*» Sa pensée ne s'arrête pas là, toujours à cause de cette adhésion totale à son oeuvre. La vie, c'est l'oeuvre «*Ma conviction va plus loin: le jour où l'univers a été exprimé par lui, le poète meurt.*» Voilà en miroir le propos cité plus haut: «*Si je cesse d'écrire, je cesse de vivre.*»

Le frisson d'un inconfort

Un malaise que l'on peut ressentir devant une telle attitude face au geste d'écrire, c'est qu'il est à mettre en rapport avec le réel de l'oeuvre et la difficulté que l'écrivain ressent face au réel du réalisme. «*Le réalisme m'ennuie, il n'a jamais rien ajouté à ce que je possède déjà. Je vais donc plonger de plus en plus irrévocablement dans l'abîme de la fiction, dont la course au bonheur constitue le premier degré.*» Comment le réalisme peut-il ennuyer? En admettant que le réalisme soit une forme particulière d'adéquation de l'écriture à la réalité, comment y trouver l'ennui, si ce n'est peut-être par difficulté d'y insérer sa propre réalité à l'écriture? Jacques Poulin me dit souvent: «*il n'y a rien de plus difficile que de décrire la réalité.*» Je dis avec lui: il n'y a rien de plus difficile que d'écrire la réalité. On peut toujours alléguer que le réalisme

c'est autre chose et le trouver «ennuyant», il y a là quelque part le frisson d'un inconfort dont l'oeuvre de Suzanne Paradis témoigne, surtout dans sa veine poétique.

Même si 25 livres ont déjà paru, même si l'institution littéraire n'a pas consacré unanimement son oeuvre et le mérite de son auteur, Suzanne Paradis ne s'arrête pas. Elle a en chantier un recueil de poèmes et un roman, et une nouvelle perspective d'écriture: «*Maintenant, je vais suivre mes intuitions. Je ne veux plus de barrière.*» On a toujours le sentiment que son oeuvre est à venir, qu'elle cherche son futur et que son inscription dans le «présent continu» se fait en contrepoint. Comme si faute de ne pouvoir rejoindre la grande «heure des signes» ainsi qu'elle l'écrivait dans *Il ne faut pas sauver les hommes*, l'écriture s'établissait toujours en prospective. «*Pour le créateur, toute l'oeuvre est à venir*», écrit-elle. Nulle complaisance à l'oeuvre passée. «*J'écris toujours au futur. J'essaie de rejoindre par ce que je vais faire demain, ce qui a été construit à mon insu.*» Le présent de l'écriture, c'est aussi le futur de l'écriture.

La poursuite de l'avenir

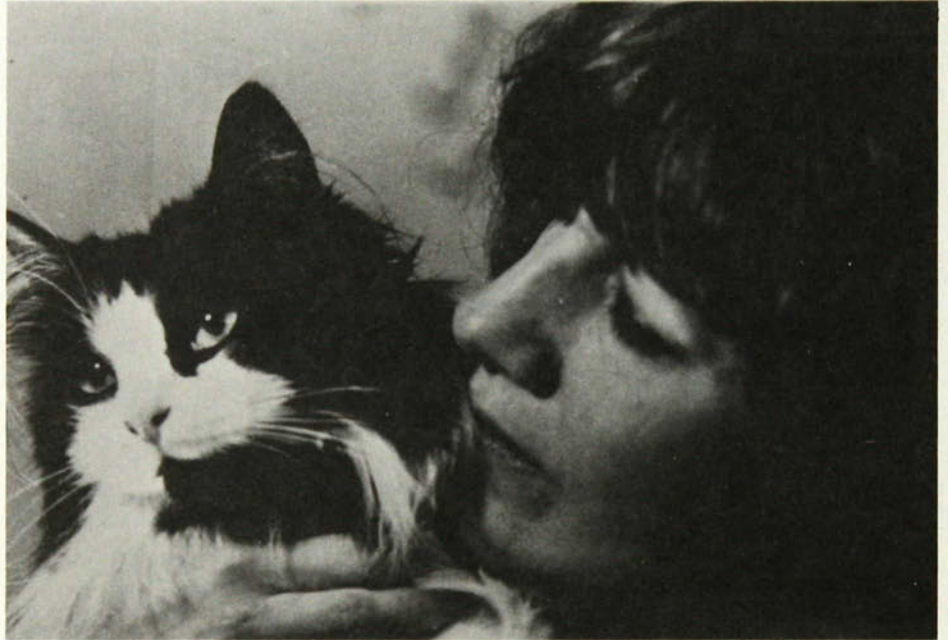
Ce rapport que Suzanne Paradis entretient avec son oeuvre, chargé d'avenir et libre de «l'ennui» du réalisme, explique les choix profonds de son écriture. Au terme de l'oeuvre, il y a la terre promise, qui a emprunté le nom de plusieurs lieux dans l'univers romanesque, parfois fantastiques, d'autres fois mystiques: la Louvetière de *Il ne faut pas sauver les hommes* par exemple. Il y a la tendance plus ou moins forte d'une oeuvre à l'autre à l'allégorie, à la symbolique, à l'absolu des paradigmes: dans *L'été sera chaud* — roman de 14 chapitres dont les deux premiers sont découpés chacun en quatre paragraphes, alors que les 12 autres se présentent d'une seule venue à la lecture — il sera question, à la fin surtout, par un regard du roman sur lui-même, de Vérité, d'Événement de

Personnage... On change d'octave, de la fiction romanesque on se hisse au niveau de la métaphore: «... l'Événement devient de moins en moins réel, il se transpose dans l'imaginaire et le fantastique...» écrit l'auteur dans les dernières pages du roman.

Partout dans l'oeuvre romanesque, cette ascension échappatoire se manifeste, contrebalançant la dose quand même nécessaire de réalisme que commande le genre. Voilà peut-être pourquoi l'inscription de la fiction narrative ne se fait pas dans des lieux et des temps «réalistes», locaux, québécois. Par conviction et par démarche personnelle, l'écrivain établit sa fiction en haut de la portée narrative, sur la dernière ligne, pour être plus près de la transposition, du sortilège que de la description de la réalité québécoise. Son oeuvre romanesque est dans le corpus de l'écriture et non dans le registre du quotidien mis en situation comme matériau narratif.

Le nom des personnages participe de cette même orientation: ce ne sont pas des surnoms ni des pseudonymes. Ce peuvent être des noms réels, sans appartenance locale: Camille, Damien, Marie-Andrée, David, Bruno... Mais aussi des noms fictifs, des noms d'invention, des noms du corpus littéraire ou de l'imaginaire: le Fou, Lihla (*Les Cormorans*), Pitchounette, Célimène, Nandeu, Mamène (*Les Ferdinand*), Yves-Loup, Dame Seraine (*Il ne faut pas sauver les hommes*), Miss Charlie, Mauviette, Gloria-Rose, Chinchilla (*Miss Charlie*), Aldonore, Chimeline (*L'Été sera chaud*)... De même les lieux participent-ils de l'ambivalence face au réalisme: il y a la Louvetière et Villemère dans *Il ne faut pas sauver les hommes*; il y a cette île de l'Atlantique dans *Les Cormorans*, il y a Saint-Bède dans *L'Été sera chaud*, ville auprès de laquelle et en marge de laquelle se trouve le territoire narratif privilégié *Les Peupliers*; dans *Miss Charlie*, le lieu est le premier élément donné: «Cela se passera dans un jardin. Encore!» Il faut lire derrière tous ces lieux des transpositions du lieu intérieur de l'auteur et de son choix de ne pas «faire» du réalisme. Choix tout à fait légitime et que le lecteur peut mettre du temps à comprendre et à accepter.

Du reste, ce choix qui détermine l'oeuvre entière, poétique et romanesque, n'a pas toujours été bien accueilli par la critique depuis les années 60



Un moment d'attention à un compagnon d'écriture.

jusqu'à maintenant. C'est mal rendre justice à l'oeuvre de Suzanne Paradis que de la contester par la seule arme de la critique. Par exemple, Roger Chamberland, dans le *Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec* (tome 4, p. 50), fait écho à l'accueil critique des années 60. «La réception critique faite (aux) 5 recueils parus entre 1960 et 1969 n'a jamais fait l'unanimité. Si la poète de Québec possède des lecteurs inconditionnels, d'autres, au contraire, ont toujours manifesté des réserves vis-à-vis de sa production.» Michel Lord, dans un commentaire de *François-les-Oiseaux*, dira aussi: «Les critiques furent partagées à l'époque, certains décelant dans le recueil les talents remarquables d'un grand poète, d'autres jugeant sa prose trop touffue, trop métaphorique.»

Une compréhension à développer

Depuis le début, la critique a été ambivalente. L'oeuvre de Suzanne Paradis est unanimement une oeuvre importante, attachante, généreuse, mais elle attire en même temps les commentaires, les remarques et les critiques

soulignant souvent la «contamination» du texte romanesque par la veine poétique. Il y a dans cet âge de la critique une incompréhension et une absence de respect des choix fondamentaux qui animent l'écriture de Suzanne Paradis. L'oeuvre est une prise sur le réel, le créateur trouvant dans sa réalisation son lieu privilégié de vie, dans une prospective continue. Au-delà de la thématique propre à chaque recueil — vie, mort, naissance, chair, bonheur, souffrance, amour — c'est la vie même de l'écrivain qui trace ses signes essentiels à la recherche du bonheur et de l'unité. L'écriture à deux tons qu'elle pratique systématiquement correspond à son rythme intérieur et témoigne de l'oscillation de son rapport au réel.

Si l'on reprend les propos de l'écrivaine, on se dit avec bonheur que son oeuvre est toujours en devenir et à venir, qu'elle la construit à chaque ligne, à chaque mot, dans l'engagement le plus gratuit et le plus total de la meilleure part d'elle-même. Sans perdre de vue cette question que Jean-Guy Pilon posait à l'automne dernier: «Et si l'écriture n'était pas tout?» □

Que la fête commence!

Dernièrement, Le Salon Bleu de l'Hôtel Ritz-Carlton à Montréal accueillait plus d'une centaine d'invités parmi lesquels des personnalités de marque et de nombreux amis de ce monde souvent angoissant mais toujours «merveilleux» du livre.

Plusieurs représentants des organismes gouvernementaux concernés par la politique du livre rehausseraient l'événement de leur présence.

Les représentants du Conseil des Arts du Canada ainsi que du Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec, représentants des associations professionnelles et des regroupements de créateurs, journalistes, critiques, ont pu échanger mille propos sur un ami commun Le Livre, en d'heureuses retrouvailles.

L'Association des éditeurs canadiens lançait le premier numéro de la collection Éditeurs du Québec. Par la publication d'une monographie destinée à rendre hommage à Bernard Valiquette, Publi-Liaison, le service d'édition de l'Association des éditeurs canadiens, reconnaît Bernard Valiquette comme un pionnier de l'édition littéraire au Québec. En effet, l'éditeur autant que l'homme aura su par la qualité de ses réalisations et la couleur de son personnage séduire un grand nombre d'entre nous, amants des lettres du livre et du culturel.

Bernard Valiquette demeure le modèle de tous ces idéalistes acharnés à défendre et à faire évoluer la propagation des idées et de la création littéraire par ce véhicule extraordinairement vivant qu'est Le Livre, et ce, malgré les menaces technologiques qui persistent de plus en plus bruyamment.

En plus de publier les oeuvres de quelques-uns des plus beaux fleurons de la littérature française, on doit à Bernard Valiquette la parution de la colossale *Histoire de la Province de Québec* de Robert Rumilly.

Citons quelques noms figurant au catalogue des éditions Bernard Valiquette en ces années de guerre et d'occupation militaire en France: André Malraux, Antoine de Saint-Exupéry, Paul Claudel, Raymond Radiguet, Julien Green... sans

oublier une magnifique intégrale des oeuvres de Victor Hugo. Ajoutons, parmi les écrivains-maison, Thomas Chapaïs, Alain Grandbois, Victor Barbeau, François Hertel, Lionel Groulx et combien d'autres.

Un petit livre qui en dit long sur l'oeuvre immense d'un éditeur québécois, Bernard VALIQUETTE, et qui fait la lumière sur une époque trouble et fascinante à la fois.

Un livre que toute personne friande d'histoire culturelle et intéressée par l'évolution de la littérature et par la profession d'éditeur au Québec, parcourra certainement avec plaisir et passion.

Ce premier numéro réalisé en collaboration et grâce au talent des auteurs Sylvie BERNIER, Louis CHANTIGNY, Naïm KATTAN, Wilfrid LEMOYNE, J.-Z.-Léon PATENAUDE et Joseph RUDEL-TESSIER, nous fait pénétrer l'univers haut en couleurs et partager l'idéal de ce personnage remarquable que fut Bernard VALIQUETTE.

L'AEC a remercié chaleureusement ceux et celles qui par leur témoignage, soit à titre de collaborateurs à la rédaction du livre, soit à titre de professionnels, ou enfin, comme collègues et amis de Bernard Valiquette, ont contribué à introduire dans cet hommage, l'éloquence de l'oeuvre de l'éditeur et enfin de nous l'avoir si bien transmise.

Magnifique occasion, également, de rendre hommage à d'autres pionniers, professionnels de l'édition qui ont su avec leur personnalité authentique et un travail accompli, inscrire aux dernières décennies leurs réalisations et oeuvres, éléments indissociables du patrimoine culturel québécois.

Le président Yves Dubé, entouré des membres du Bureau de direction de l'AEC, a fait l'éloge de ces quatre personnalités dévouées à la cause du livre et a remis à chacun d'eux un diplôme de membre d'honneur à vie de l'Association.

Quelques notes biographiques succinctes sur les quatre récipiendaires:

Réal D'ANJOU, directeur général des éditions du Pélican, maison fondée à Québec en 1956.

Gérald GODIN, poète, journaliste et éditeur, fonde en 1963 avec de jeunes écrivains, la revue Parti Pris.

Claude HURTUBISE, fondateur, en 1960, des Éditions Hurtubise HMH. Son but était d'aider au développement de la culture québécoise.

J.-Z.-Léon PATENAUDE, fondateur puis directeur du Conseil supérieur du livre pendant près de 20 ans. Il a bien mérité son titre de «Monsieur Livre» qui le range parmi les travailleurs les plus infatigables du monde «merveilleux» du livre et de l'édition.



Au centre: Louis Chantigny et Mme Michèle Major Valiquette; de chaque côté: Hubert et Isabelle Valiquette. (Photo Jacques King)

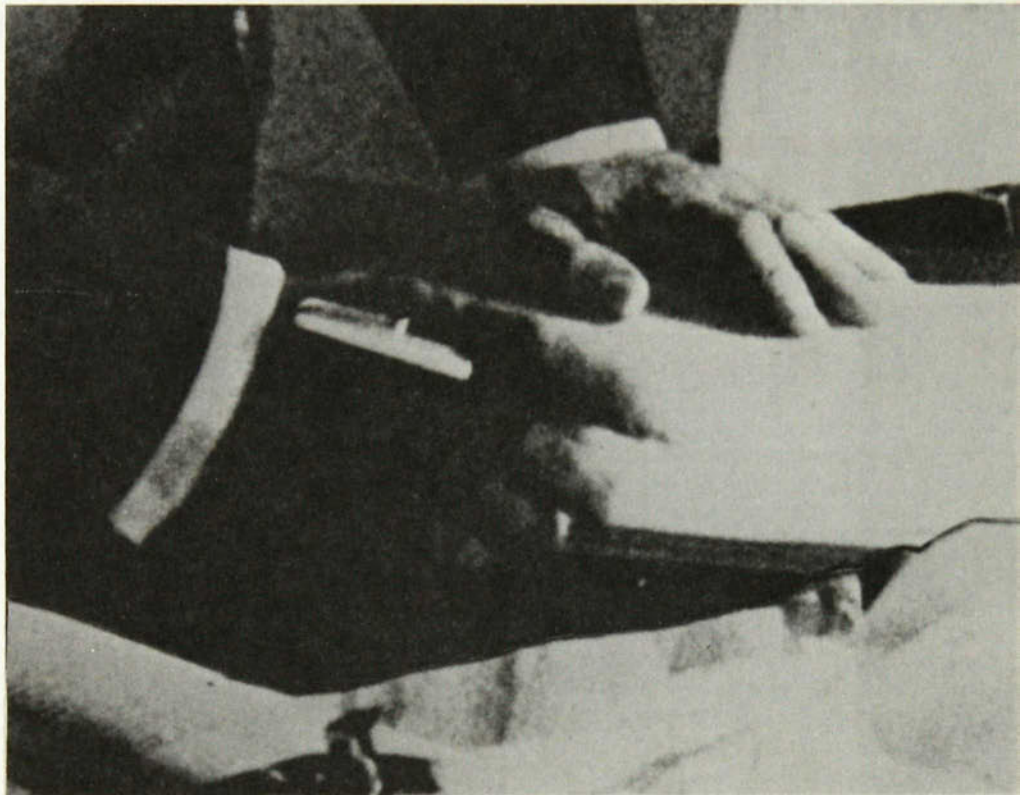
Dissipons au départ tout malentendu: je n'ai jamais été l'ami de Sartre, ni l'un des intimes qui gravitaient dans son entourage ou à la périphérie de sa «famille», donc son confident, même pas une relation mondaine comme il s'en forme vite et s'en dénoue aussitôt dans ce bien petit village qu'est au fond Saint-Germain-des-Prés avec sa place-carrefour à l'ombre de son clocher.

Et pourtant, au cours de trois décennies, depuis le début des années '50 jusqu'à sa mort le 15 avril 1980, il m'était devenu plus familier que ne le seront jamais la plupart de mes proches. Cette familiarité, il importe de le souligner, ne devra rien, ou si peu, à la connaissance de son oeuvre, dont j'ai lu tous les ouvrages, pratiquement tous les articles et les préfaces, voire des lambeaux de manuscrits et des lettres personnelles qui demeureront sans doute inédits pour diverses raisons. En outre, si paradoxal et même prétentieux que cela puisse paraître de prime abord, ce sentiment profond, et je dirais même charnel de ma familiarité avec l'homme n'a puisé à aucune des sources habituelles: biographies, ouvrages consacrés à sa pensée philosophique, mémoires et récits de ses intimes, thèses universitaires ou essais psychanalytiques de l'homme ou de ses écrits.

D'avantage encore, pour passionnants, révélateurs, et dans certains cas proprement exceptionnels qu'ils soient, les témoignages (hélas! trop souvent «off the record») de personnalités aussi bien renseignées que Claude Roy, Jean Cau, Jacques Laurent, François Nourissier, Michel Déon, Bernard Frank, Antoine Blondin, Philippe Sollers, et trois de ses anciennes maîtresses, tous ces témoignages, dis-je, n'ont pas renforcé mes liens de familiarité, tant avec le personnage que l'homme, car il est essentiel de toujours bien distinguer chez lui le premier du second.

Avec Sartre, des rapports de voyeur

Mes rapports avec Sartre étaient de tout autre nature. Comment rendre clair à d'autres ce qui l'est tellement à mon esprit? De toutes les images ou les comparaisons que j'ai tâchées, celles du «voyeur» et de «l'entendeur» me paraissent les plus appropriées. Oui, réflexion faite, mes rapports avec Sartre étaient essentiellement ceux du *voyeur*



1^{re} partie

Sartre surgit à nouveau dans l'actualité

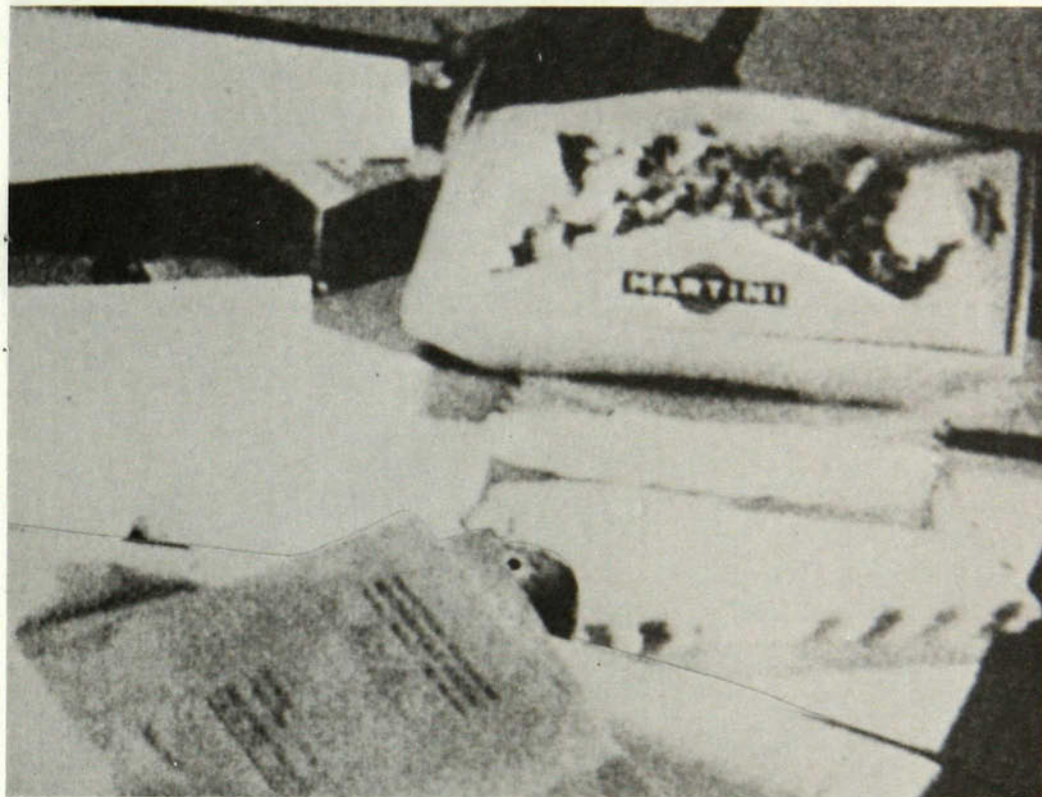
Quel spectacle: Sartre dans sa ra

par Louis

Peu après sa mort le 15 avril 1980, Jean-Paul Sartre semblait enseveli dans tous les sens du terme et une fois pour toutes. Les plus optimistes de ses disciples parlaient d'un «purgatoire» assez long, et ses détracteurs d'un «enfer» dont il ne sortirait jamais.

Plus humiliante que la contestation, qui est signe d'intérêt, l'indifférence de l'intelligentsia parisienne recouvrait comme d'un second linceul l'homme, le romancier, le dramaturge, l'essayiste, et davantage encore le philosophe dont on disait l'oeuvre dépassée. Quant à l'activiste politique, le compagnon de route des communistes, l'admirateur de Mao, de Castro et de Tito, il faisait au mieux l'objet de soupirs navrés, au pis le sujet des sarcasmes les plus insultants.

Or, par un singulier retour des choses, peut-être en raison de la vacuité intellectuelle, à gauche, depuis l'arrivée au pouvoir (le 10 mai 1981) du gouvernement socialiste de François Mitterrand, voici que Sartre surgit à nouveau dans l'actualité. C'est d'abord l'énorme biographie de Annie Cohen-Solal (Gallimard) qui devient vite un best-seller tant au Québec qu'en France. Puis une thèse universitaire de Anna Boschetti, *Sartre et les Temps Modernes* (Éditions de Minuit) qui suscite et alimente l'intérêt des intellectuels. Aussitôt est réédité le *Sartre, un homme en situations* (Le livre de poche) de Jeannette Colombel. Sans parler des portraits de Sartre par Françoise Sagan dans *À votre bon souvenir* (Gallimard, et Folio), et plus particulièrement celui de Jean Cau, dans *Croquis de mémoire* (Julliard).



(Gracieuseté Les Éditions Gallimard)

ge d'écrire!

Chantigny

Fait curieux, difficilement explicable, l'intérêt passionné qu'a suscité au Québec le *Sartre — 1905-1980* de Annie Cohen-Solal. Lors de son séjour à Montréal, à l'occasion du Salon du Livre, elle reçut de partout et de divers milieux québécois les témoignages les plus étonnants de personnes qui avaient connu, rencontré, aimé Jean-Paul Sartre. Savait-on qu'il a séjourné à Montréal en 1946, qu'il donna des conférences, accorda des interviews, et ce, à l'époque où il était l'intellectuel le plus célèbre au monde et que son «existentialisme» passionnait toute une génération en mal de maître à vivre et à penser?

Ces sujets, et d'autres, *L'incunable* les aborde dans ce numéro. En outre, Sartre inaugure en quelque sorte une nouvelle section de la revue, consacrée aux plus grands écrivains français et étrangers. Notamment de substantiels entretiens exclusifs avec Jacques Laurent, François Nourissier, Michel Déon, Philippe Sollers, Angelo Rinaldi, Claude Roy, Bernard Frank, Patrick Besson, Jean Cau, Roger Grenier, Jean D'Ormesson, et plusieurs autres encore.

Il y avait longtemps que nombre de nos lecteurs réclamaient cette section. C'est maintenant chose faite. Espérons qu'elle saura leur plaire.

Louis Chantigny

(avec jumelles au besoin, pour mieux aggraver mon cas) qui observe se dénuder une femme à son insu. Vite, que je m'explique!

Au départ, dès le début des années '50, une question de voisinage se trouve à l'origine de nos relations. Attendant que se libère mon appartement du quartier Montparnasse — Raspail, je m'étais déniché, non sans peine, une chambre-placard rue Bonaparte, dans une bâtisse dont le rez-de-chaussée s'ouvrait sur la place Saint-Germain-des-Prés et jouxtait presque la terrasse des **Deux-Magots**. Je mis quelques jours à remarquer que l'unique fenêtre de mon «placard» surplombait, à ma gauche, un appartement dont le visage en ombre chinoise de l'occupant ne m'était pas inconnu. Quand ma concierge m'eut répondu d'un air pincé qu'il s'agissait de Sartre et de l'appartement de «*cette bonne madame Magny*», je me mis à épier, à diverses heures du jour, les fenêtres du 42 rue Bonaparte, avec le regard tendu d'un voleur planifiant son entrée par effraction.

Spectacle émouvant que d'observer, sous une loupe grossissante, pour ainsi dire, un écrivain aussi célèbre. Chaque aspect de son bureau, chaque détail de l'ameublement que je pouvais apercevoir resteront à jamais burinés dans ma mémoire. D'abord, la petite grille de fer forgé qui bordait la partie inférieure de sa fenêtre. Juste derrière, de côté, un fauteuil de cuir noir dont le dossier et les accoudoirs luisaient doucement, même dans la pénombre. Perpendiculaire au fauteuil, dans l'axe de la fenêtre à double-battant, la table de travail, un superbe désordre de feuillets épars, d'épreuves d'imprimerie, des piles de livres dans un équilibre instable, une boîte d'allumettes et des briquets, deux ou trois paquets de cigarettes tous entamés et un pot à tabac cylindrique, quelques pipes, un gros cendrier «Martini» toujours débordant, et un réveille-matin à double clochette, qui apparaissait et disparaissait pour je ne comprendrai jamais quelles raisons. Enfin, au mur auquel s'adossait une petite chaise dure, des rayonnages de livres, dont je n'apercevais qu'une partie.

Ses curieuses méthodes de lecture

C'est en fin d'après-midi lorsqu'il lisait bien enfoncé dans le gros fauteuil de cuir, près de la fenêtre ouverte par

beau temps, que je pouvais à loisir examiner de trois-quart le visage de Sartre, alors en pleine lumière du jour. Sauf rarissime exception, et sans doute s'agissait-il alors d'ouvrages philosophiques ardues, ou d'une oeuvre littéraire importante à ses yeux, importance qui n'avait rien à voir avec la valeur intrinsèque du livre ni avec la notoriété de l'auteur, ses méthodes de lecture n'étaient certes pas celles qu'on nous inculquait dans les vieux collèges des Pères Jésuites! Vous vous souvenez: extraire le suc de chaque mot, la «substantifique moëlle» de chaque phrase, l'architecture — plus ou moins majestueuse — du paragraphe, de la page, du chapitre? Sartre ne lisait que la première page avec attention, parcourait les suivantes à un rythme accéléré, sautait alors au milieu du livre, parfois au tout dernier chapitre, moins impatient d'en finir, du moins me semblait-il, que déçu et mécontent surtout de n'avoir rien appris du texte ou de ne pas y avoir trouvé tout le bien qu'on lui en avait dit.

De la main gauche, invariablement, il lançait alors devant lui le livre terminé à travers la pièce, tandis que sa main droite s'en saisissait d'un autre au sommet de l'une ou l'autre pile sur le coin de son bureau, et ainsi de suite, des heures durant, plus ou moins nombreuses selon les jours, son emploi de temps, ou son humeur, j'imagine. Un peu plus de trente ans plus tard, soit à l'automne 1985, l'écrivain Jean Cau, qui fut son secrétaire-factotum pendant onze longues années, me racontera que Sartre recevait un nombre incroyable de bouquins de toute nature et de partout. Pas un auteur, bien sûr, qui ne sollicitât une préface, tout au moins une critique avantageuse du Maître sous forme d'une lettre, manuscrite, comme de bien entendu. Parcourait-il tous ces livres? Sa méthode d'élimination n'aurait pu être moins universitaire, ni plus injuste: si la pile était demeurée intouchée au bout de la semaine, ou partiellement entamée, vlan! en bloc, aux rebuts, ou remis par les soins de Cau à de jeunes admirateurs, qui les vendaient aux bouquinistes du quartier. En fait, jusqu'à sa mort, la bibliothèque de Sartre demeurera étonnamment légère, celle d'un étudiant besogneux, pourrait-on dire. En fait toujours, Sartre n'a pratiquement jamais rien possédé. Anti-société de consommation bien avant le terme

des juges. A-t-il oublié que De Gaulle a déclaré, il n'y a pas si longtemps, que sous la cinquième République — ou nous sommes encore avec le gaullisme. Croquion — le Chef de l'Etat ne saurait tolérer l'indépendance du corps des magistrats? Non mais il préfère rappeler dans ses allocutions le principe de la IV^{ème} République et agit par ce dessein de manière à supprimer cette indépendance. Il y a des juges qui veulent être indépendants. Quand ils s'en mêlent, comme le juge Pascal, ils sont dévotés de l'affaire en cours. Inversement les trois Cours qui ont jugé dans l'affaire Thérèse ont sans doute bien mérité du gouvernement: il fallait que la magistrature ^{absolue} ~~soit~~ la police, l'autorité qui dirige le régime inconstamment. Elle le fit, n'est-ce pas? Mais faible: il y eut un dernier jugement. Quant aux déclarations de Confidant sur le secret de l'Instruction, etc, permet toute leur valeur lorsqu'on entend le député Paquet déclarer à la télévision qu'il a eu connaissance du dossier de Saint Laurent du Sud, qui n'est accusé en principe qu'aux juges et aux avocats, alors que le reproche qu'on faisait à Pascal, c'était de n'être pas assez discret sur le dossier de Beaudy. Le secret ne sert que le faux pouvoir. Le Président a dit: non-publicité mais indépendance. Nous l'accusons de se servir de la non-publicité pour étouffer l'indépendance. C'est grâce au secret de l'Instruction qu'on a pu libérer Tramon, Passerin, sans avoir à rendre compte de cet acte aux deux cent cinquante mille personnes qui ont suivi le convoi funèbre d'Overbay. C'est grâce à ce secret qu'on a pu, cédant à quelques influences, libérer Leroy et Monique Mageux. Depuis, le juge Sallayrolle cherche vainement une autre piste. C'est grâce au mystère dont s'enveloppe une Justice vicieuse que le Président qui, comme on sait, n'aime guère la Résistance, a pu user de son droit de grâce pour le collabo Tourvier, prétendant par cet acte arbitraire réconcilier les Français, alors qu'il n'a fait — et il le savait bien — que soulever d'indignation la majeure partie de la nation sans amadouer l'autre pour autant. Seront nous un jour si il a cédé — comme on le chuchote — aux fortes pressions du trust français de l'information? Les députés magistrats, sortis au pouvoir par la Grande Loi de 68, ne représentent pas la Nation. Mais le Président leur les représente: il est responsable du régime devant le peuple, il doit être tenu pour coupable de toutes les

Une page manuscrite de Sartre. (Gracieuseté Les Éditions Gallimard)

et avant même le petit catéchisme du parfait-homme-de-gauche (car le dénuement en tant que vertu n'est certes pas une notion nouvelle, n'est-ce pas Jean-Paul II?), Sartre ne posséda jamais une voiture, un logis, un mobilier digne de ce nom. Pourtant guère portée à la coquetterie vestimentaire, Simone de Beauvoir reprochait à Sartre ses «flingues» et sa tenue «déplorable». Alors que les Grands de ce monde lui offraient des cadeaux princiers, le seul objet précieux dont s'enorgueillissait son appartement était un tableau dont Léger lui avait fait don. Ce n'était certes pas faute de

moyens, ses droits d'auteurs, de dramaturge surtout lui rapportaient des fortunes, mais dans le portrait qu'il en campa au dernier chapitre de *Croquis de mémoire*, un chef-d'oeuvre, Jean Cau raconte bien où et comment filait tout cet argent. Jusqu'à la fin de ses jours, effectivement, Sartre eut des fins de mois difficiles, pénibles même dans les derniers temps.

Quand la «machine à écrire» se mettait en branle...

C'est toutefois en plein travail d'écrivain que le voyeur en moi jouissait

surtout d'observer Sartre. Depuis ma fenêtre dans son bureau du 42 rue Bonaparte, d'abord. Et lorsque je perdis mon poste d'observation privilégié pour emménager dans un appartement confortable et relativement spacieux, aux terrasses de cafés et dans divers bistrot où nous nous retrouvions. Il en sera ainsi, à intervalles irréguliers, jusqu'à l'avant-veille de sa mort en 1980.

Dans sa remarquable biographie¹, la première à décrire les divers aspects de l'homme-orchestre qu'était Sartre, Annie Cohen-Solal décrit fort bien l'écrivain au travail «dans la salle des machines», mais l'âge, les circonstances, et beaucoup de persistance aidant, j'eus sur elle l'avantage d'être aux meilleures loges et de voir Sartre écrire d'un premier oeil, comme on dit de première main d'un document ou de témoignages historiques. Il faut souligner ici que Sartre travaillait tout autant et peut-être davantage dans des endroits publics que dans le calme et la solitude de son bureau du 42 rue Bonaparte, puis du 22 boulevard Raspail, et enfin jusqu'à sa mort dans un appartement du 29 boulevard Edgar-Quinet, à l'ombre de la Tour Montparnasse.

D'une décennie à l'autre, malgré certaines éclipses, la brasserie-dancing **La Coupole** demeurera toujours plus ou moins officiellement son quartier-général *extra muros*. À sa table réservée, on le trouvait toutefois rarement seul, le plus souvent accompagné de Simone de Beauvoir, dite *La Grande Sartreuse*, de ses principaux collaborateurs aux *Temps Modernes*, à l'occasion, de journalistes français et étrangers, et parfois de la maîtresse en titre du moment, prêtresse transitoire préposée aux rites des «amours contingentes», avec plus ou moins la bénédiction de la Très Révérende Simone du Saint-Ordre du Grand Turban, haute-prêtresse inamovible et première officiante du Culte.

C'est à **La Coupole** surtout, embusqué à quelques tables de la sienne, que je me faisais moins *voyeur* qu'*entendeur*. Jamais ne suis-je parvenu à m'habituer, artificiel et petit-bourgeois à souhait, au voussoiement des uns envers les autres. Ni à la flagornerie rampante de certains disciples à l'égard du Maître qui, à ma grande déception, buvait tout comme du petit lait. Trois heureuses exceptions, toutefois, qui méritent d'être signalées: Simone de Beauvoir en tête,



Jean Cau, dans sa chambre de travail, chez lui, rue de Seine, «Je n'ajouterais ni ne retrancherais rien à mon portrait de Sartre». (Photo Louis Chantigny)

Maurice Merleau-Ponty, enfin Jean Cau; on connaît le sort des deux derniers...

Comme on disait même dans le temps au Québec, La Simone n'avait pas la langue dans sa poche pour ramener son grand homme les pieds sur le terrain des vaches quand il «déconnaît» un peu, beaucoup même merci, et souvent. Merleau-Ponty, pour sa part, parlait très peu et affichait volontiers la mine dégoûtée du grand Seigneur se demandant ce qu'il pouvait bien faire là en pareille compagnie. Quant à Jean Cau, toujours le dernier arrivé, et le premier parti, il était à la Cour de Sartre ce qu'avait été le duc de Saint-Simon à celle du Roi-Soleil: un observateur silencieux, le regard vif, la mine impassible, le plus souvent assis quelque peu en retrait du cercle magique, et de toute évidence moins accouru aux ordres qu'aux nouvelles.

Le magistral portrait de Jean Cau

Je le répète: son portrait de Sartre dans *Croquis de mémoire*² est un chef-d'oeuvre. Un reproche toutefois, et de taille, que je lui exprimai sans détour lors d'un récent entretien: d'avoir réglé ses comptes de gratitude en un texte absolument admirable, et dans quel style!, où tout est vrai mais rien n'est dit. Décirra-t-il un jour, dans toutes ses vérités, le Sartre dont il a

connu chaque aspect, les plus beaux et les plus attachants, comme les moins jolis et les moins nobles? «J'ai livré mon portrait de Sartre, je n'y ajouterai, ni n'en retrancherai jamais une ligne», m'a-t-il répondu dans son appartement de la rue de Seine. Valait mieux ne pas insister.

Cette pudeur, cette délicatesse de sentiment, ou «ce pacte du silence», déclarent certains (au sujet de leur «séparation», par exemple, alors que Sartre a dévoilé tous les dessous de ses autres ruptures...) sont d'autant plus impardonnables envers l'histoire que Jean Cau demeure, avec Simone de Beauvoir, le dernier témoin vivant de première importance à détenir la clé-maîtresse d'une myriade de mystères qui subsistent encore, aussi opaques que jamais, et peut-être même davantage qu'autrefois en dépit, ou en raison des milliers et des milliers de pages qui s'accablent sur la personnalité de Sartre. Une question, par exemple entre tant d'autres, affleure constamment dans le pavé de Annie Cohen-Solal sans jamais être posée en toute franchise: Sartre était-il un homosexuel «défensif», selon l'expression de Josette Pacaly³, qui aurait démultiplié liaisons plus ou moins longues et brèves passes entre deux étages dans l'ascenseur pour se prouver le contraire? Les saintes Vestales (nos respects, Arlette Elkaïm) et les

sombres eunuques (salut, Jacques Lanzmann et Jean Daniel) du culte sartrien seraient bien avisés de ne pas hurler «oh! mais quelle horreur!» ni trop vite ni trop fort. Et de se rappeler, mûre réflexion et examen de conscience faits, que l'auteur du Baudelaire, du Saint-Genet et de l'himalayen Flaubert n'a jamais éprouvé l'ombre d'un scrupule à lever de semblables lapins.

Vérité historique oblige, vérité littéraire de même, qu'en pensez-vous Henri Guillemin, avec tous vos petits papiers! À Annie Cohen-Solal, avec laquelle je me suis entretenu plusieurs heures en présence d'un témoin, et dont l'interview fut au demeurant enregistrée sur cassettes, la question, en tout cas, n'a pas semblé incongrue, déplacée ou impertinente, bien au contraire. En raison de ses incidences sur l'oeuvre d'un écrivain ou de tout artiste, je pense ici à Marcel Proust, à Léonard de Vinci, une question de cette importance est de rigueur et c'est au reste dans cet esprit que je l'ai posée en une autre occasion, et à son propre sujet, au romancier et critique Angelo Rinaldi, qui ne s'en est aucunement formalisé. Sa réponse, soit dit en passant, constitue un morceau d'anthologie, mais c'est là une autre histoire, Sartre seul est ici en cause, et je vous racontais qu'au début des années '50, à la célèbre brasserie-dancing **La Coupole** du boulevard Montparnasse, je prêtais une oreille fort indiscreète au moindre de ses propos.

Il arrivait au maître de proférer d'énormes sottises

Propos de fort inégale valeur, dois-je ajouter au risque de comparaître pour crime de lèse-majesté. Combien Sartre avait raison de dire que dans les «parlotes de café on est toujours au-dessous», particulièrement quand on est «high» de corydrane, d'orthédrine et de moult whisky. S'il n'est pas de grand homme pour son valet, à plus forte raison pour son barman et son «pusher», veuillez me croire sur parole. Rien dans la norme, de médiocre



Sartre surtout au début de sa carrière d'écrivain à Paris, travaillait autant dans les cafés que chez lui. (GracieuSeté Les Éditions Gallimard)

chez Sartre pérorant au **Café du Commerce**: hénaurmes, incommensurables, planétaires, que dis-je, astronomiques les sottises que le grand penseur et l'illustre philosophe pouvait à l'occasion proférer ex-cathedra au milieu des «vous ne dites pas, Sartre!» et autres flagorneries de même mouture.

Elle est rigoureusement authentique, vérifiable, et vérifiée aux sources même des Saintes-Écritures de la religion gauchiste, *Le Nouvel Obs*, pour ne pas le citer, la déclaration péremptoire de Sartre sur les vaches de l'URSS donnant deux, et même trois fois plus de lait que leurs pauvres soeurs capitalistes. D'un niveau plus élevé, celle-ci: «il n'y a pas de censure pour les écrivains en U.R.R.S...» Je lui en ai entendu dire de tellement plus fortes en ketchup, et sur quel ton pa-

pal! que je songeai un moment (oh! bien court...) à cesser de boire, mais cela aussi est une autre histoire. Si le temps me le permettait, je vous régèlerais, chers lecteurs, de quelques témoignages de la même encre de François Nourissier, Bernard Frank et Philippe Sollers, pour ne citer que ces quelques personnalités parisiennes fort bien «branchées», selon l'expression en vogue ces temps-ci dans le VI^e et VII^e arrondissement.

Comme l'on pourrait croire en de la malveillance de ma part, je crois le temps venu d'annoncer mes couleurs. Mes sentiments envers Sartre sont d'une transparence de cristal: le personnage m'enchanté et me fascine depuis toujours, l'intellectuel «engagé» m'horripile et me révolte. Là! Après une profession de foi aussi solennelle,

revenons plus prosaïquement à la terrasse de **La Coupole** et à nos amis en train de trancher les problèmes du Tiers-Monde, pour conclure que Sartre ne gagnait pas à y être (re)connu, et que c'est ailleurs, dans d'autres cafés, dans quelques petits restaurants, et de façon plus particulière dans un certain bar-salon que se révélaient à leur avantage les aspects plus séduisants de sa personne.

Au cours des années, et récemment lors de longs entretiens à Paris avec une vingtaine d'écrivains, idolâtres comme iconoclastes m'ont décrit un Sartre dont toutes les pièces du casse-tête ne reconstituent pas un portrait crédible, ni même consistant. Certes, il fait chic bon genre depuis sa mort de salir l'homme, railler le philosophe, moquer le dramaturge, amoindrir le romancier, discréditer le biographe et l'essayiste, mais ce n'est pas à ce jeu de massacre si parisien que je fais ici allusion. Bien sûr il y a du Dr. Jekyll et du Mr Hyde dans notre homme et sa légendaire générosité, par exemple, n'est-ce pas, Jean Cau, pouvait s'accompagner d'inqualifiables mesquineries, n'est-ce pas, François Nourissier! L'incapacité de camper un Sartre à la fois cohérent et vrai tient en grande partie au fait que chez lui la personne ne collait pas au personnage, et qu'au-delà des deux se profilait dans un

bizarre jeu de miroirs un troisième individu fort contradictoire dont il s'est toujours bien gardé de dévoiler les traits.

Bon second, jamais le premier!

Pour reprendre une superbe expression de Angelo Rinaldi, s'agirait-il de «*cette blessure secrète et profonde que tout écrivain cherche à obturer en la voilant dans son oeuvre*»? Annie Cohen-Solal exprime-t-elle autrement la même pensée lorsqu'elle écrit de Sartre: «*Bon second en tout, premier en rien, — comme Voltaire*»? Ne pas être le premier, le meilleur, le plus grand, quand sa raison même de vivre était de le devenir... Roquentin avait-il fini par comprendre qu'il ne serait jamais rien d'autre qu'un petit écrivain appliqué?... Sartre aurait-il finalement perdu son célèbre pari de qui perd gagne?

Charabia de psychiatres, que tout cela? Chose certaine: si tant est qu'un homme de cette complexité et toujours en quête d'absolu ait pu être heureux, disons plutôt ne pas être trop mal dans sa peau en ce monde «absurde», «gluant», «nauséux», c'est lorsqu'il se trouvait à une table avec un stylo, seul, sans admirateurs, sans disciples, et peut-être surtout sans femmes.

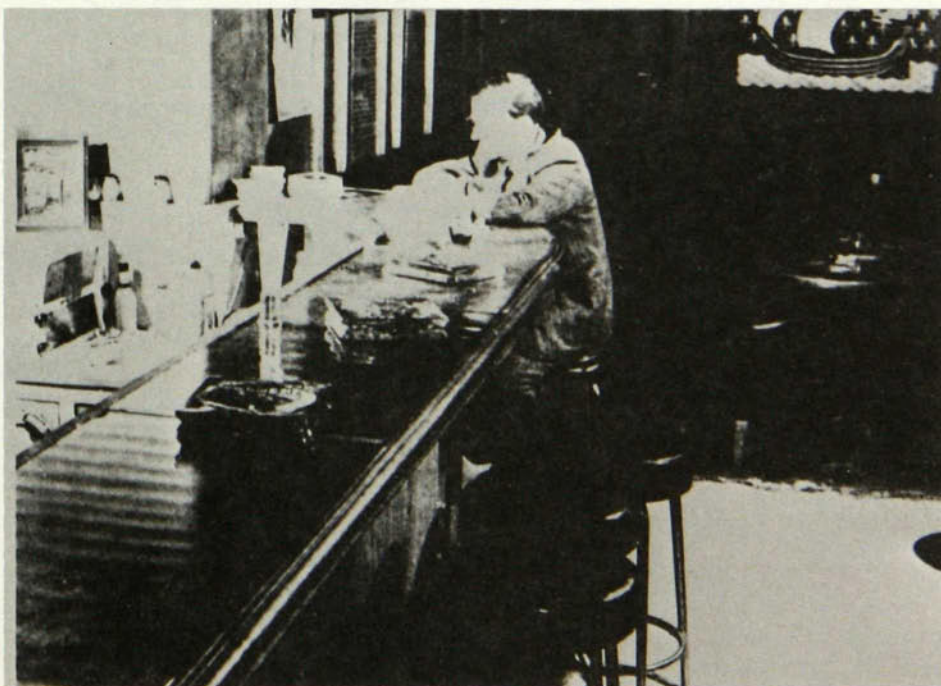
Voir Sartre en train d'écrire demeurera toujours pour moi un privilège

précieux entre tous, un moment d'état de grâce, l'une de ces «heures étoilées» dont Stefan Zweig disait qu'elles sont les rares sourires que Dieu accorde, parfois, à ses créatures. En quelque trente années, ce privilège me fut accordé en quelques occasions et divers endroits. Depuis la fenêtre de ma chambre dans son bureau de la rue Bonaparte, bien sûr, mais l'angle de vue, la distance et la pénombre de la pièce gâchaient l'ambiance. Pour vraiment vivre cette scène dans toute sa plénitude, et y vibrer de toute sa sensibilité, il fallait la visionner comme dans les divers plans utilisés en cinéma par des orfèvres tels Visconti, ou Orson Welles.

La scène se situe dans le bar-salon, au sous-sol de **L'Hôtel Pont-Royal**. C'est l'heure creuse de l'après-midi, quand les derniers retardataires du déjeuner sont partis et que les premiers clients de l'apéritif du soir (Kir-champagne, spécialité de la maison) ne sont pas encore arrivés. Depuis le palier d'où l'on embrasse d'un coup d'oeil toute la pièce en sa longueur, plan général du bar-salon: éclairage tamisé propice aux secrets des amoureux, aux confidences des brasseurs d'affaires; tout au fond de la pièce, à la table d'angle, une silhouette trapue, solitaire. Zoom in vers la silhouette qui se précise: c'est Sartre, il écrit.

Son gros stylo plume d'ancien notaire se propulse, par saccades hétéroclites, comme les roues de ces locomotives d'autrefois qui avançaient par à-coups bruyants dans leur laborieux démarrage. En revanche, le visage de Sartre semble détendu, mais les contractions de ses grosses lèvres charnues trahissent la tension de l'effort.

Son stylo ne glisse plus sur la feuille de papier rayé, et trace machinalement dans le vide de petits cercles invisibles, tandis que son regard s'est perdu dans la contemplation grave du cendrier déjà tout rempli de mégots tordus, écrasés. Les mots se refusent, ne s'enchaînent pas en phrases, en paragraphes; on le constate à la pointe du stylo qui, maintenant, rature l'air dans un va-et-vient rageur, incessant. Derrière son bar dit «américain» où il épluche consciencieusement des citrons et des limes, le garçon, tunique blanche et noeud papillon noir, a deviné plus qu'il n'a perçu le signe de Sartre, et viendra sous peu verser du thé brûlant dans sa tasse.



C'est assez rarement que Sartre prenait place au bar même du **Port-Royal**. Sa place habituelle: le premier tabouret. (Gracieuseté Les Éditions Gallimard)

Sartre en « gros plan »

Il y trempe prudemment les lèvres, le regard fixé sur la page rayée, de couleur beige (elle sera bleue, ou blanche, selon les jours), puis, tout d'un coup, comme l'oiseau de proie tournoyant dans le ciel avant de fondre, le stylo a piqué la feuille, il glisse, creuse, burine, s'emballa, le voici en transe dans sa course folle en travers du feuillet.

Gros plan sur la main, le stylo, la feuille de papier fin rayé. Ne bougeons plus, le cadrage est juste, la mise au point parfaite. Le garçon derrière le bar, les tables rondes et les fauteuils de cuir profonds au dossier bas, les décorations murales, les longs parchemins en vieux français dans leur cadre de bois, une superbe murale représentant le **Pont-Royal** lors de sa construction, la silhouette de Sartre tassée dans son fauteuil, la petite tasse de thé qui fume et le cendrier que le garçon ne suffit pas à vider et à nettoyer, rien, plus rien n'existe que cette main courte, charnue, aux doigts boudinés, que ce stylo coincé entre le médium et l'index, que cette feuille de papier qui se bleuit de mots, de phrases, de paragraphes massifs.

Rien d'autre ne se voit dans son aller-retour hallucinant, hypnotique, que **LA MAIN**. La main de l'écrivain dans son essence pure. La main du penseur, du philosophe, de l'essayiste. La main du romancier et du dramaturge. La main du journaliste, du préfacier et du pamphlétaire. La main à travers des temps immémoriaux du Scribe grattant la pierre, griffant le bois, creusant la cire, burinant le papyrus, marquant le papier-chiffon. Enfin, en bref, **LA MAIN** du **CRÉATEUR** dont quel Michel-Ange parviendra jamais à couler dans le bronze ou à sculpter dans le marbre toute la grandeur et la beauté.

Ici au bar du **Pont-Royal**, là sur la banquette de la **Brasserie Lipp**, ou en face aux **Deux Magots**, de temps en temps dans le jardin de la **Clôserie des Lilas** sous l'épée brandie du Maréchal Ney, parfois à **La Rotonde** ou au **Dôme**



C'est à la table d'angle, à gauche, que se situe la scène de la « main ». Sartre prenait place dans le fauteuil, à gauche, lorsqu'il écrivait seul. (Photo Louis Chantigny)

selon l'identité de la jeune personne attendue, tantôt dans un bar-tabac de la rue du Dragon ou un bistrot de la rue Jacob, tard une nuit d'hiver à la **Rhumerie Martiniquaise**, une fois, événement extra-or-di-naire! au bar de **L'hôtel Georges V**, un quartier qu'il ne fréquentait jamais, en sa qualité de château-fort de la bourgeoisie maudite, et très souvent dans les années '50 au **Flore**, que de fois en trente ans d'errances dans le Quartier Latin, à Saint-Germain-des-Prés et dans les méandres de l'axe Luxembourg-Montparnasse-Raspail aie-je contemplé cette **MAIN**?

La MAIN du créateur

Jamais ne me suis-je lassé du spectacle. Jamais ne s'est tant soit peu émoussé l'émerveillement, fort naïf, diront d'aucuns, d'assister, à travers Sartre, à la naissance de la pensée, aux

étapes successives de sa cristallisation, à son ruissellement depuis le cerveau à l'épaule, au bras, à la main, et enfin, depuis le stylo au feuillet, à la mystérieuse alchimie ou à l'extraordinaire métamorphose du fond en la forme. L'acte de création. Et chez Sartre en particulier, l'acte de procréation en jets saccadés et comme bouillonnants de l'encre-sperme.

Aucun doute possible, et les témoignages abondent, la main de Sartre en train d'écrire s'apparentait dans son impétuosité et sa démesure à quelque cataclysme de la nature. Annie Cohen-Solal décrit le phénomène au chapitre *Dans la salle des machines* en termes de « forges, hauts fourneaux turbines et chaufferie, poussant à bout toutes les machines (...), café sur café pour ne pas dormir, comprimés d'orthédrine pour accélérer, whisky sur whisky pour décompresser... »

Dans *Croquis de mémoire*, Jean Cau



Jean-Paul Sartre traversant la place de Saint-Germain-des-Prés avec Simone de Beauvoir. Elle devait souvent le ramener les pieds sur terre. (GracieuSeté Les Éditions Gallimard)

en parle ainsi: «*C'était un vrai monstre de travail abattu par pans s'écroulant en liasses, par masses soulevées à la force du stylo et cimentées à l'encre, par thé, tabac, corydrane et volonté et santé de roc.*»

À chacun sa description du phénomène, bien sûr, mais c'est plutôt l'image du volcan en furieuse éruption qui s'impose à mon esprit pour donner une idée, au demeurant fort approximative, de Sartre à sa table de travail, stylo à la main. Rien, dans son attitude de monolithe qui dénote chez lui le «bonheur d'écrire» dont parlent les poètes, ni l'illumination rayonnante de l'inspiration. Exude plutôt de sa personne tassée dans son fauteuil, en particulier de son épaule droite qui soulève comme celle d'un boxeur (il l'a été) sur le point de décrocher un crochet, une intensité de concentration proprement impressionnante.

Il n'avait pas l'écriture sereine, po-

sée, celle de l'Érasme par exemple que nous dépeint Holbein. Passées les hésitations de la première phrase, qui donnera le ton à la suite, une fois cristallisée la pensée-maîtresse que la dialectique emportera vers la conclusion finale, et atteint le rythme de croisière qu'il maintiendra coûte que coûte, c'est par d'énormes coulées de lave que le texte se répand sur le feuillet. Jean Cau a vu juste: la page vierge le défie, vite l'attaquer, la conquérir, la violer. Arrive le point d'incandescence où le cratère du volcan ne suffit plus à dégorger les flots de lave trop comprimés, où le stylo grince, s'embourbe et ne parvient plus à rattraper les mots, les lignes, les paragraphes qui giclent, trop denses et trop rapides. Alors les pages s'ajoutent aux pages, que Sartre repousse du tranchant de la main gauche dans son impatience fébrile de s'attaquer furieusement à la suivante, puis à l'autre, et à l'autre...

Café, whisky et corydrane

La «*machine à cinq cerveaux*» (Audiberti) fonctionne maintenant à plein régime toutes manettes descendues, impossible d'en ralentir l'élan, inconcevable d'en interrompre la course. Comme l'aide-mécanicien dans les anciennes locomotives gorgeaient la fournaise à grandes pelletées de charbon, le garçon désigné à l'honneur de servir devance les besoins de Sartre en café-expresso double, en thé brûlant, en eau minérale, dans un ballet incessant et silencieux aux rites incompréhensibles à l'observateur d'occasion.

Sartre, par ailleurs, s'occupe lui-même d'alimenter la machine dont il peut pressentir la moindre défaillance. Tout, mais absolument tout, sauf la panne sèche, incongruité inadmissible, humiliation suprême. Le geste est si naturel et s'enchaîne si harmonieusement aux arabesques de la chorégraphie qu'il risque de passer inaperçu. Lentement, posément, comme mue par une volonté extérieure tout-à-fait autonome, la main gauche glisse dans la poche de la veste, y tâtonne sans fébrilité, puis remonte, pouce et index pincés, vers les lèvres, qui s'entrouvent à peine, et redescend se poser sur l'anse de la tasse de café, ou le verre d'eau. Selon les époques, ou son état de santé, ou le tout dernier «truc absolument for-mi-dable» aux dires d'un copain, ce sera de la corydrane, de l'orthédrine, ou l'un ou l'autre dérivé d'amphétamine.

Il paiera très cher ces excès, il en connaît les conséquences et les dangers, ses médecins les lui ont-ils assez décrits! mais n'en a cure. Moins l'angoisse de la page blanche que la hantise de la panne sèche. Et de plus le temps lui est compté, Robert Gallimard s'impatiente, Louis Jouvét fulmine, la maîtresse du jour qui sera actrice demain trépigne, Jean Cau a raclé les derniers sous dans les derniers fonds de tiroir, il y a cette conférence à Vienne, ce colloque à Rome, cette préface promise-jurée à Nathalie Sarraute, l'éditorial fleuve des *Temps Modernes*, déjà trop en retard, ce discours après de-



Sartre et Simone de Beauvoir à leur arrivée aux studios R.T.L. (Gracieuseté Les Éditions Gallimard)

main à *La Mutualité*, cette conférence de presse à la défense d'il ne se souvient plus trop qui... Pas question, bref, de baisser les bras et le stylo. Donc, écrire, produire, toujours plus vite et davantage, quel qu'en soit le prix.

Comment expliquer cette rage d'écrire?

Les membres brevetés de la famille sartrienne savaient bien que ce n'étaient là que prétextes commodes à l'usage des journalistes. Ce qu'ils ne sont jamais parvenus à savoir, ni à découvrir malgré toutes leurs questions insidieuses et leurs salmigondis de théories marxistes, freudiennes, jungistes ou lacaniennes, n'en déplaise à Pontalis le psychiatre-maison, n'en déplaise à Francis Jeanson qui a prétendu avoir démonté tous les rouages du processus intellectuel du Maître, n'en déplaise enfin et surtout à la Grande Sartreuse elle-même, compagne des tout débuts, confidente et historiographe officielle de toujours, ce sont les mobiles profonds, les ressorts secrets de cette graphomanie obsessionnelle ou

névrotique qui allait s'amplifier au cours des ans.

Peu importe son degré d'intimité avec Sartre, sa boulimie d'écriture éclatait aux yeux de l'observateur le moins averti, et les plus perspicaces de ses proches, comme ses admirateurs les plus sincères ne pouvaient que s'interroger et demeurer songeurs, perplexes, d'aucuns saisis d'une sourde inquiétude, d'un malaise diffus, au spectacle de cette démesure furibonde, de cette fuite en avant suicidaire, de cette tension inhumaine et de cette quête rageuse de quelque absolu.

What makes Sartre run? Budd Schulberg aurait ainsi pu titrer son roman célèbre en se parodiant. Alors que la plupart des écrivains professionnels, et les plus grands en tête vous avouent sans fausse pudeur que l'acte de décapuchonner leur stylo leur donne des sueurs froides, que l'angoisse les étirent à la vue d'une page vide, qu'ils doivent s'enchaîner à leur table de travail comme le galérien à sa rame, se condamner à écrire tant de lignes ou durant tant d'heures par jour, par contraste, à quelle tentation irrésistible succombait Sartre? Jean Cau a beau écrire qu'il n'était heureux qu'un stylo à la main et une rame de papier sur sa table, c'est un constat, nullement une explication, Madeleine Chapsal, dans une interview souvent

citée, a parlé de cette boulimie d'écriture comme d'un abri, Albert Camus d'un perpétuel règlement de comptes, moins avec son beau-père et les salauds de la bourgeoisie qu'avec soi-même, une ancienne maîtresse, peut-être la plus lucide de tous, tout simplement d'un inguérissable cafard que seul l'acte d'écriture parvenait quelque peu à soulager. Faut-il voir une relation de cause à effet dans le fait que Sartre titra son premier roman publié *La mélancolie*, avant que Gaston Gallimard lui-même n'intervienne, et avec quel bonheur, pour l'appeler *La Nausée*? Les sartrologues les plus avertis répondent que la réponse se trouve, en filigrane, dans l'histoire du petit Jean-Paul des «Mots». Et si c'était Roquentin de la *Nausée* qui détenait les clefs de l'énigme? Ou, mieux encore, si invraisemblable que cela puisse sembler, si c'était le Gustave Flaubert de *L'Idiot de la famille*, quelque part, au détour de l'une de ses 2 802 pages? □

à suivre

¹ *Sartre*, 1905-1980, Gallimard

² Éditions Julliard, 1985

³ *Sartre au miroir*, Librairie Klincksieck, 1980



Sartre, le philosophe, est-il toujours valable?

par *André Moreau*

J'ai vécu tout jeune juste à côté du parc Viger à Montréal. Milieu tourmenté, dangereux, pauvre, surpeuplé. Le soir, des bagarres d'hommes saouls remontant du port éclataient sous ma fenêtre tandis qu'une voisine reprenait une éternelle mélodie au piano. Sartre eut été heureux dans ce quartier pour décrire l'absurdité de la vie. Le parc de Roquentin dans *La nausée* ressemble fort à celui que j'ai eu sous les yeux pendant mon enfance. J'échappai à cet univers morbide, d'une beauté navrante, en me dirigeant vers l'université pour y faire ma philosophie. J'y rencontrai le thomisme. Douce rencontre! des professeurs séniles tentaient de rattacher Merleau-Ponty, Gabriel Marcel, Freud et Marx à saint Thomas. L'antidote, c'était Sartre... évidemment! Plus que Nietzsche, en 1960 il représentait l'impie. Cela n'était pas pour me déplaire.

Sartre avant Berkeley

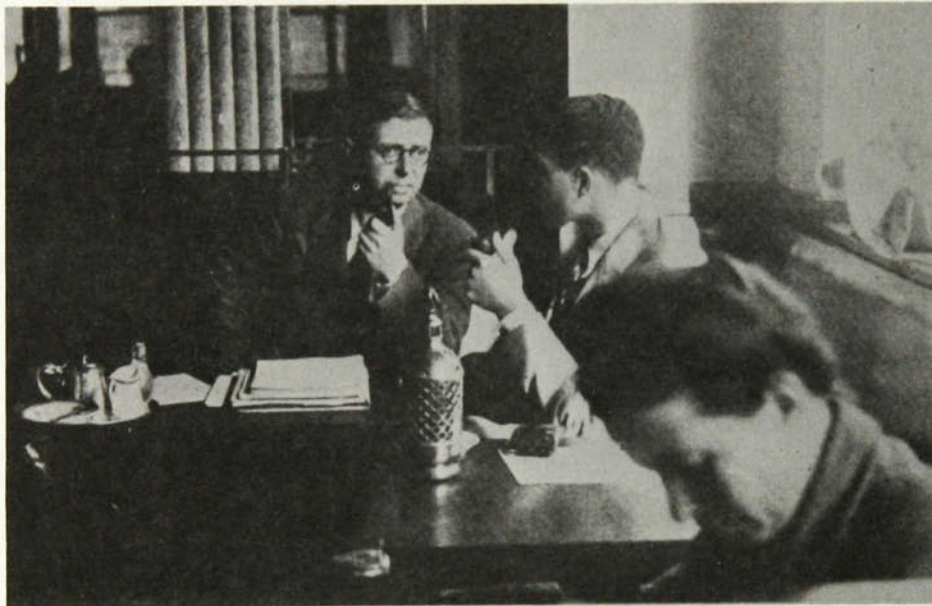
On m'a dit qu'un jour, en passant par le Québec, Sartre était allé à Rimouski. Je n'ai jamais pu vérifier la chose, mais j'imaginai avec béatitude le visage cramoisi des ecclésiastiques

Sartre à sa fenêtre du 42 rue Bonaparte dominant la place Saint-Germain-des-Prés. (Gracieuseté Les Éditions Gallimard)

du Bas du Fleuve voyant arriver l'impie. À vingt ans, je n'avais pas encore décidé du choix d'un sujet pour mes thèses de maîtrise et de doctorat, bien que je fusse déjà immatérialiste. C'est donc dire que Sartre a compté pour moi bien avant Berkeley. On s'étonnera que j'aie souscrit à des philosophies aussi différentes. Berkeley et un évêque irlandais anglican du XVIII^e siècle qui soutient l'inexistence de la matière au nom d'un postulat fidéiste et idéaliste, tandis que Sartre selon toute apparence est un athée et un matérialiste. Pourtant, en un sens, existe-t-il un homme aussi profondément porté vers la pensée que Sartre, aussi honnête dans ses choix sociaux, aussi généreux dans sa vie personnelle? Il y a un Sartre spirituel que j'aime beaucoup. Malheureusement, c'est le Sartre philosophe que peu de gens comprennent vraiment. Avant d'explorer davantage cet aspect de sa vie et de son oeuvre, j'aimerais ici vous communiquer une impression. J'oserais dire qu'en Occident, de tous les penseurs d'envergure que j'ai connus, Sartre est sûrement celui qui se rapproche le plus du Bouddhisme profond. Sa théorie du **Pour-soi** néantisant pourrait servir d'illustration théorique à l'idée de la vacuité de la conscience chez Bouddha. On retrouve à l'oeuvre dans la nausée sartrienne une bienheureuse indifférence qui rejoint la thèse bouddhique. Aucun philosophe n'a su, mieux que Sartre, hausser les épaules devant le monde en délire. Au fond, Sartre fut un homme heureux. Fort du pouvoir de la pensée, il pourrait reprendre à son compte le postulat de Brunschwig l'effet qu'un au-delà de la pensée est impensable, mais ce serait pour faire comprendre que cette pensée si forte doit accepter de voir néantisée par son projet même d'échapper au néant. C'est tibétain.

Un rayonnement spirituel exceptionnel

Sartre était un homme gentil. Un jour que je prenais une bière chez **Lipp**, j'avais saisi quelques bribes de sa conversation avec des étudiants.



Le jeune Sartre, au **Café de Flore**, à l'époque où il tentait d'expliquer ce qu'était l'existentialisme. Non loin, Simone de Beauvoir, à ses écritures. (Gracieuseté Les Éditions Gallimard)

C'était juste avant qu'il refuse le Nobel. Quelle amabilité! Il donnait beaucoup de lui-même. Il était infatigable. Il répondait à toutes les questions. J'aurais pu me mêler à la conversation, mais il parlait politique et je n'avais rien à lui dire sur le sujet.

Comme c'est curieux! J'ai eu à mes côtés pendant plus d'une heure le plus grand philosophe de son temps et je me suis contenté de l'observer. Mais j'ai beaucoup retiré de mon observation. La personnalité de Sartre était limpide. Ce qui se dégageait de sa personne, c'était la générosité. Oui, voyez-vous, ce penseur athée abolissant tous les dieux, ce contempteur sauvage pulvérisant tous les dogmes, cet homme qui ne croyait pas, mais alors pas du tout, à la survie après la mort, avait un rayonnement spirituel hors du commun. Il dégageait une force douce et authentique, pleine de compréhension et d'ouverture. C'est sans doute ce qui lui a permis d'avoir autant de femmes dans sa vie.

Il savait prendre les gens. Il avait toujours du temps pour donner un conseil, discuter, rire gaiement, prendre un verre. Comme Zénon ou Épicure, il avait un solide sens de l'hu-

mour. Il faut en avoir un pour gratifier son public des quelque mille pages de la *Critique de la raison dialectique* (amas compact de ratiocinations politico-sociales aussi brillantes qu'indigestes) et deux mille pages de *L'idiot de famille* (essai de psychanalyse existentielle consacré à Flaubert qui préfigure toute l'anti-psychiatrie contemporaine). Oui, Sartre était drôle. C'est un Rabelais timide venu nous rappeler la joie de vivre. Je crois que ce qu'il détestait par-dessus tout c'était l'inintelligence. C'est pourquoi il a écrit sur le désespoir et l'absurde. Les plus stupides se sont suicidés à la lecture de ses livres. Il a parlé avec les autres. Il a fait un tri, quoi!

L'en-soi et le pour-soi

Les premiers fidèles qui se rendirent entendre Sartre au café de **Flore** se virent gratifiés d'un discours-fleuve sur l'existentialisme. C'était une notion nouvelle. L'existence précède l'essence, disait Sartre en reprenant la vieille distinction thomiste entre l'essence et l'existence. On voyait par là qu'il avait été professeur et que son érudition pouvait servir des buts mon-

dains. Ces conférences, en effet, avaient pour but de répandre une vision philosophique nouvelle capable d'exprimer l'atmosphère qui régnait à Paris après la guerre.

Sartre fut le premier à annoncer «l'existence» du néant. Le néant néantise, fallait-il entendre. C'est-à-dire, la conscience a le privilège de s'arracher à l'en-soi pour devenir un pour-soi, mais elle échoue dans sa tentative et retombe lourdement dans l'être objectif, falot, dur, inexprimable et inanalysable, une sorte de noumène en plus désespérant.

Pourquoi les gens adoptèrent-ils Sartre? Il n'apportait rien de neuf à prime abord. C'est au fond parce qu'il mettait leur désœuvrement en système. Le néant recevait ses titres de noblesse. Puisqu'on ne pouvait lui échapper, aussi bien en faire un complexe autonome capable de soutenir une vision sociale. L'enthousiasme des foules pour Sartre venait de ce qu'il faisait quelque chose... avec rien. Ce superbe dialecticien venait transformer une situation sans issue en un mode de vie. Rien n'était changé en principe, mais l'impasse avait un nom.

L'existentialisme devint un super-

nominalisme métaphysique. Rien n'échappait plus à l'analyse: l'encrier sur la table, une feuille emportée par le vent dans la rue, une racine de maronnier, une paire de bretelles! L'anodin, le banal, le presque-rien trouvaient un sens dans le fourre-tout de l'ontologie phénoménologique. En effet, Sartre avait étudié Husserl. Et que dit Husserl? En mes mots, à peu près ceci, que tout est dans la manière et rien dans la matière. Il suffit d'«être-avec» les choses pour récupérer leur essence et les voir mieux qu'en elles-mêmes à travers ce milieu idéal qu'est la conscience.

Mais voilà, Husserl fait de la conscience une sorte de tour de contrôle qui intervient dans le réel au moyen de signes, mais sans jamais permettre au contrôleur de connaître le réel lui-même. Celui-ci ne se penche pas à la fenêtre pour voir l'avion atterrir, il se fie à ses instruments qui lui disent qu'il a atterri.

L'influence de Husserl et de Heidegger

Cette influence décisive, renforcée par celle de Heidegger, me permet de

considérer Sartre comme un idéaliste en un sens, sauf que Sartre veut privilégier l'existence sur l'essence, ce qui oblige à un fantastique tour de passe-passe. Il va réduire l'existence à la contingence non sans lui conférer une curieuse profondeur par la transphénoménalité de l'être. L'existence va donc devenir une tache d'huile. Elle va permettre à l'homme d'effleurer toutes choses sans se laisser prendre par l'en-soi... du moins tant qu'il vit consciemment. D'où la terrible importance de la lucidité chez Sartre. Ce penseur est remarquablement lucide. Une des conséquences de cette lucidité à tout prix sera le refus de l'inconscient.

L'existentialisme et sa définition tragique

Ce qu'il y a de fascinant chez Sartre, c'est sa façon de congédier le réel quand il ne lui convient pas. Évidemment, si le réel n'est rien...! Le drame de l'existentialisme, c'est qu'il vient ponctuer une situation où l'homme est seul avec lui-même. S'il se tourne vers les autres, c'est pire, car l'enfer c'est les autres! Mais s'il reste avec lui-même, il retombe lourdement sur soi, car le projet qui anime l'homme fût-il de devenir Dieu, l'homme, par son échec, demeure une passion inutile.

Mais qu'est donc l'homme? Une folie! Car, voyez-vous, il tente de se faire. Il n'a pas de nature. La nature humaine n'existe pas. Il n'y a pas d'âme immortelle. L'Égo transcendantal a été évacué dès les premières méditations phénoménologiques de Sartre, si bien que l'homme demeure un sujet empirique, un Égo physique... qui se débat pour échapper au destin qui le rabat sur lui-même.

Mais encore, s'il n'y a pas de nature humaine, l'homme n'a donc pas de substance, rien à quoi se raccrocher, ni Dieu, ni absolu mondain. Il sera donc un projet, c'est-à-dire un acte de se faire, mais tout en réalisant au fur et à mesure qu'il vieillit, qu'il est manqué. Peut-on vivre avec une telle désespérance? me demanderez-vous. D'autant plus que le monde de Sartre n'est



Le philosophe André Moreau en compagnie d'Annie Cohen-Solal, l'auteure de la magistrale biographie de Sartre, publiée aux Éditions Gallimard. (Photo Jacques King)

pas beau. Relisez ses romans: suicide, infanticide, sadisme, auto-destruction, violence, terreur. On n'y retrouve ni l'odeur de la rose, ni le sourire de l'enfant, comme le leur reprochait Moeller. Or, si tout cerne l'homme d'impossibilités, si tout l'oblige à se heurter à un mur, à n'attendre rien de personne, comment peut-il continuer à vivre, ne pas désespérer?

Où donc est l'espérance?

En se faisant clair, transparent, intelligible! L'homme lucide est comme le maître de Kung-fu qui marche sur le sable sans laisser de traces. Il est une conscience réceptive. Il ne crée pas, il enregistre. Il se bat pour des droits qu'il ne veut pas abandonner, ne serait-ce que pour que cet enfer ait l'air un peu moins d'un enfer.

Alors pas d'inconscient! L'inconscient, c'est le mensonge de ceux qui se leurrent eux-mêmes pour échapper à l'inévitable. Plutôt que l'inconscient qui nous décharge de tout, imaginons plutôt une mauvaise foi, une sorte de conscience croche qui aime s'abuser et qui constitue l'acte même des *salauds*. Je me trompe, je me leurre, je me vautre dans le compromis visqueux, je me laisse prendre et reprendre par le monde, sans dignité, mais sans trop d'indignité non plus, je m'abaisse à accepter l'injustice sous prétexte que rien n'a plus de sens, bref je suis un salaud. Voici comment Sartre voit le renoncement à la lucidité. En d'autres mots, à sa façon — et sans tenir compte des longues analyses qu'il accorde à *l'esse est percipi* de Berkeley dans *L'être et le Néant* — Sartre est un immatérialiste. Il essaie d'amenuiser l'épaisseur du réel en donnant à l'existence le sens de l'ouverture, en en faisant un passage limpide à l'infini.

Sartre, l'insaisissable

Sartre est-il intelligent? demandait un jour à brûle-pourpoint un grand édi-

teur qui hésitait encore à le publier. Il l'est sûrement, mais il est surtout très courageux. Son courage ne convainc pas cependant, car il a cherché à se le rendre facile par la dialectique. Sartre nous donne l'impression d'être toujours en train de s'amuser. Son génie brillant glisse à la surface des choses pour mieux les harnacher en profondeur. Beaucoup l'ont comparé aux anciens sceptiques ou encore aux sophistes.

Il ne fait pas sérieux, pensent les métaphysiciens orthodoxes. Mais il voit clair, même quand il se trompe. Les erreurs de Sartre ont du prix. Ses démêlés avec le parti communiste et Moscou montrent qu'il était capable de revoir ses opinions, même au prix d'une volte-face. Récemment, on l'a volontiers comparé à Raymond Aron, celui que Sartre appelait son «petit compagnon», c'est-à-dire à quelqu'un qui a toujours eu raison. Mais le fait d'avoir raison ne donne ni profondeur ni impact sur les consciences. Sartre, lui, qui a eu tort si souvent, était un homme profond qui a perdu Aron dans le décor à plusieurs reprises.

Sartre aimait les constructions mentales. Il croyait que les échafaudages de la dialectique gardent l'esprit alerte. Quand il définit la conscience comme «un être pour lequel dans son être il est question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui», reprenant ici presque mot à mot la définition que Heidegger donne du *Dasein*, il nous oblige à penser, à réfléchir, à rester éveillé.

Certes, on reprochera à Sartre d'avoir littéralement assimilé Hegel, Husserl, Heidegger, Kierkegaard et, à l'occasion de sa fameuse *Critique*, Marx lui-même. Mais Sartre n'est pas un éclectique au sens de Victor Cousin. Son oeuvre n'est pas une mosaïque de théories empruntées aux uns et aux autres. C'est un syncrétisme vivant qui digère les matériaux idéologiques pour en faire du Sartre. En ce sens, les permissions qu'il prend avec

les auteurs sont à la solde de son génie et doivent être considérées comme un hommage détourné au passé.

Sartre a beaucoup lu. C'est ce qui le distingue des philosophes classiques comme Descartes, Spinoza, Kant, Comte, Schopenhauer, qui ne lisaient pas. Sartre est terriblement documenté. Il suffit de voir sa table de travail en désordre pour comprendre qu'il ne fait pas que ranger les livres dans sa bibliothèque. Il les épiluche, les assimile et les restitue transformés dans son oeuvre.

La révélation de l'homme à travers son questionnement

Sartre est un homme d'une seule pièce. Il se méfie des bons sentiments. Il aime la bagarre. Qu'on se rappelle ses démêlés avec Camus, Merleau-Ponty, Mauriac. «L'agité du bocal», comme le surnomme Céline qui le compare à un ténia, ne laisse personne indifférent. L'explication qu'il donne de sa relation avec le langage dans *Les mots* ne m'a jamais satisfait, car c'est un ouvrage assez académique qui nous tient loin du véritable usage qu'il fait des mots dans ses oeuvres philosophiques. Sartre se gargarise de mots. Mais attention! Ils sont justes. Derrière la virtuosité, il y a une exactitude. Derrière la griserie quasi orgasmique du «langage de puissance», il y a une ontologie. Le sens de l'être, plus que celui de l'existence, sauve Sartre de la superficialité.

D'ailleurs, ne l'oublions pas, Sartre est un moraliste. Sa grande morale qu'il n'a jamais publiée officiellement, mais dont certains fragments nous sont parvenus à travers la publication de ses papiers posthumes, nous rappelle que Sartre développait une véritable anthropologie morale où l'homme se révélait à lui-même à travers son questionnement, fût-il parsemé d'erreurs.

Cette réflexion m'amène à m'interroger sur l'homme que fut Sartre. Pour un moniste immanentiste comme moi,

Sartre pourrait être un grand damné pour reprendre ici une expression de Charles Fort. Comment se fait-il qu'il trouve grâce à mes yeux et même qu'il m'apparaisse comme un des grands philosophes de l'histoire? C'est tout simplement parce que je ne me laisse pas arrêter par ses déclarations sur Dieu, l'âme immortelle, la mort, la liberté. Peu importe les théories de Sartre, cet homme se tient debout! Il ne croit pas en Dieu, il dénie à l'homme la possibilité de devenir Dieu, peu importe! Ne faut-il pas être déjà un Dieu pour soi pour pouvoir maintenir cette position difficile? Il rejette l'idée de l'âme immortelle (et à mes yeux, il a bien raison), mais il donne au pour-soi néantisant une translucidité, une immatérialité, que dis-je?, une spiritualité qui, malgré son rejet de l'idée d'immortalité, confèrent à sa vision une profondeur lumineuse à cent lieues de la sécheresse tragique des grands athées.

Mais, face à la mort...

Bon d'accord, c'est devant la mort que sa position est la plus intenable. La mort, c'est le mur. Ça s'arrête-là. Simone de Beauvoir, assise sur une chaise droite (???) au milieu d'une foule de cinquante mille personnes venues reconduire Sartre au cimetière Montparnasse, regardant le trou dans lequel on descendait la tombe, pouvait peut-être penser, et Sartre aurait sûrement partagé son idée là dessus: *«Cette mort interrompt un dialogue. Sartre est fini. Il n'est plus rien. Quand je mourrai à mon tour, tout s'arrêtera définitivement»*, il n'en reste pas moins que tout cela n'a pas tellement d'importance.

Je n'ai pas été formé, dans un contexte de dépression et de guerre, à voir dans le marxisme *«l'horizon incontournable de la pensée humaine»*. Mes expériences immatérialistes concernant la croissance intussusceptive du «Je suis» et l'éblouissement de



Sartre en compagnie de «son petit compagnon» Raymond Aron, lors de leur visite à l'Élysée en faveur des «boat people.» (GracieuSté Les Éditions Gallimard)

la mort résurrectionnelle qui débouche, pour ceux qui ont acquis un être volontairement conscient, sur une vie infinie essentiellement créatrice me démontrent que Sartre, sur le fond,

qu'il se soit senti fini, foutu, néantisé ou non, jusqu'à la dernière seconde, adhérerait à cette puissance étriquée.

Comment vivre l'absurde?

Comment vivre comme il a vécu sans le réconfort de cette certitude immanente? L'absurde n'aide pas un homme à assumer ses principes avec autant de caractère. À la fin de sa vie, Sartre parlait d'espoir. Je sais qu'il n'évoquait pas l'espoir supraterrestre. Mais je sais aussi qu'il jugeait sa philosophie du désespoir exprimée dans les années 40 comme une pause esthétique. Il n'y croyait pas tellement. Sartre n'a jamais été réellement désespéré, non par manque d'imagination ou d'intelligence, mais parce que sa spiritualité le comblait. Qu'il ait pu se sentir comblé dans l'instant et non quant à son avenir transhumain, voilà qui ne cesse de m'étonner chez un philosophe qui avait défini l'homme par le projet de lui-même.

Mais peu importe! Oui, peu importe! Car Sartre est beau et grand. À moi, qui vis dans la présence de l'absolu, il a apporté des lumières de survie. Et pourtant, c'était un incroyant antithéiste. Nous sommes si éloignés l'un de l'autre idéologiquement et en même temps nous sommes si proches.

La France nous aura donné notre lot de grands hommes capables de servir de phares dans la confusion des siècles. Ces grands intervenants historiques qui servaient de conscience à la nation et au monde — Voltaire, Hugo, Zola, Sartre — constituent, un peu à la façon de Socrate qui tourmentait ses concitoyens, notre héritage le plus précieux. Ces hommes sont de véritables cadeaux du destin. Ils viennent brouiller les règles du jeu par leur interrogation et, même s'ils passent aux yeux des dirigeants pour des trouble-fête, il arrive que l'un d'entre eux leur reconnaisse leur véritable mérite. *«Sartre aussi, c'est la France»*, aurait déclaré le général de Gaulle. □

Port de retour garanti
Bibliothèque nationale
du Québec
1700, rue Saint-Denis
MONTREAL (Québec)
H2X 3K6

Port payé à Montréal
Courrier de la 2^e classe
Enregistrement 1503

vient de paraître

DOCUMENTS CARTOGRAPHIQUES depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à 1820: inventaire sommaire



Cet inventaire décrit plus de 1 500 documents cartographiques dont la date de confection ou de première publication est antérieure à 1820. Ces documents proviennent de la collection des cartes du Service des collections spéciales de la Bibliothèque nationale du Québec.

Les documents cartographiques signalés dans cet ouvrage sont composés en partie d'originaux, mais aussi en partie de reproductions de différentes natures: fac-similés publiés, reproductions photographiques, ou microcopies. D'autres cartes, comprises dans des livres anciens conservés dans la Réserve de la Bibliothèque, n'ont pas été incluses dans le présent catalogue parce qu'elles sont déjà signalées ailleurs.

L'inventaire lui-même comporte deux sections de notices classées par ordre alphabétique d'auteur, une pour les atlas, et l'autre pour les cartes. Un important index toponymique permet d'avoir accès à toutes les cartes décrites à partir d'un nom géographique (toponyme).

Le livre se termine par 20 illustrations de cartes: ces dernières, choisies parmi les cartes originales, ne donnent qu'un aperçu de la diversité et de la richesse de la collection répertoriée.

L'ouvrage est en vente au prix de 5 \$.

Disponible en s'adressant au:

Service de l'édition
Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3K6

Important:
Paiement par chèque ou
mandat-poste, à l'ordre du
Ministre des Finances